LES

DEUX ROSES,

DRAME HISTORIQUE

EN CINQ ACTES

DE M. MALLIAN;

MUSIQUE DE M. HENRI,

MISE EN SCÈNE DE M. GRANVILLE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de L'AMBIGU-COMIQUE, le 25 août 1833.

PRIX : 2 FR.





PARIS,

MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12;

BARBA, LIBRAIRE AU PALAIS-ROYAL.

1833.

Personnages.		Acteurs.
HENRI VI de la maison de Lancaster, Roi d'Angleterre.		MM. Thénard.
ÉDOUARD, Comte Desmarches.	Fils du vieux Duc d'Yorck.	Albert.
RICHARD, Duc de Glocester.		Francisque.
Le Duc de CLARENCE.		Cullier.
NED, Prince de Galles, fils de Henri VI.		Mme Gautier.
Le Comte WARWICK, général du parti d'Yorck.		Montigny.
MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri VI, Reine d'Angleterre.		Mmes Verneu...
Lady ÉLISABETH GRAY.		Baltaz...
ALIX, sa nourrice.		Laure.
TROLOPP, brigand.		Consta...
BOYET, brigand.		Barbie...
DUNGHILL, guichetier de la tour de Londres.		Charl...
Lord CLIFFORD, général du parti de Lancaster.		Gilber...
UN OFFICIER.		Emile.
UN PAGE de la Reine.		Mlle Sophi...
Officiers.		
Soldats.		
Pages.		
Lords.		
Seigneurs.		
Guichetiers.		
Dames d'honneur de la Reine.		

La scène se passe en Angleterre

Impr. de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.

LES DEUX ROSES.

ACTE I.

Le Théâtre représente une des salles du Palais de Lancaster à Londres. — Une galerie au fond. — A droite du spectateur une table et un fauteuil ; au deuxieme plan, une fenêtre ; à gauche, deuxieme plan, l'entrée des appartements de la Reine.

SCÈNE PREMIÈRE.

)UARD, RICHARD, CLARENCE, LORDS ET SEIGNEURS, *Gardes au fand.*

ıard se promène au fond seul, sombre et soucieux ; sur l'un des côtés ı théâtre, Édouard, environné d'un groupe nombreux.— Il tient en ain nn portrait de femme qu'il montre à ceux qui l'entourent ; de l'aue coté, Clarence, nonchalemment étendu dans un fauteuil.

ÉDOUARD, *assis.*

ːh bien ! Messeigneurs, comment trouvez-vous ce portrait ?.. ·by Ray s'est vraiment surpassé... Quel éclat dans cette peine !.. on dirait que l'âme tout entière de Lady Gray y rese.

CLARENCE, *se levant et s'approchant.*

Voyons un peu... Charmante ! délicieuse ! Vive Dieu ! Édouard, je te félicite d'avoir un tel moyen d'adoucir l'absence ; car Élisabeth est absente dit-on ?

ÉDOUARD.

Depuis plus de six mois... Un voyage dans le Northumberland... auprès d'une sœur de la vieille Duchesse de Bedford, sa mère !

CLARENCE, *attirant Édouard à part.*

On m'a pourtant certifié que ce voyage dont tu parles avec tant d'assurance, n'était qu'une ruse pour se soustraire au tumulte de la cour, pour aller, dans une retraite mystérieuse, à quatre ou cinq mille de Londres, se livrer sans distractions aux tendres pensées d'amour.

ÉDOUARD.

C'est faux !..

CLARENCE.

Et si j'ajoutais que chaque nuit tu quittes secrètement le palais pour te rendre auprès d'Élisabeth, et qu'Élisabeth est ta femme?

ÉDOUARD.

Plus bas, Clarence, plus bas; si l'on t'entendait?.. Il y a dans mes courses nocturnes un double péril, tu ne l'ignores pas; péril d'homme et de prince; comme homme, ma vie est à la discrétion du premier qui, instruit de mes démarches, serait assez hardi pour venir m'attaquer dans cette habitation isolée, où ma tendresse m'entraîne sans défense; comme prince, héritier de la maison d'Yorck tout serait perdu, si Warvick qui est maintenant en France, auprès de Louis XI, dont il sollicite clandestinement l'appui pour notre cause, apprenait trop tôt que, pendant qu'il engage solemnellement ma foi à Bône de Savoie, un mariage secret...

CLARENCE.

Tu sais qu'il arrive aujourd'hui.

ÉDOUARD.

Qui, lui?.. Warvick.

CLARENCE.

J'en ai su ce matin la nouvelle par quelqu'un de sa suite, à la taverne des trois-couronnes où je m'étais joyeusement attablé avec quelques amis; ainsi donc de la prudence...

ÉDOUARD.

Oh! sois tranquille, je redoublerai de soins, de discrétion, et je ne doute pas qu'enfin...

RICHARD, *qui a continué à se promener pendant toute cette scène s'arrêtant avec colère devant un officier qui traverse la galerie.*

Inclinez-vous, Mylord, inclinez-vous devant moi; je suis Richard Duc de Glocester, troisième fils d'York, je suis du sang royal, et vous me devez le respect, gardez-vous de l'oublier.

Tout le monde s'empresse, et les entoure, on retient Richard; son adversaire s'éloigne.

CLARENCE.

Allons, allons, du calme Richard.

ÉDOUARD.

A t'entendre, on dirait un taureau qui rugit...

RICHARD.

Oui, la fureur du taureau, mais aussi sa force... Ah! mes frères, si vous n'aviez retenu ma rage, que je l'aurais volontiers mis en pièces, ce valet de Lencaster qui a osé passer la te haute devant nous, princes de la maison d'Yorck... Mais

non, de quoi vais-je me plaindre ?..cela doit être...Ne sommes-nous pas ici dans le palais de Marguerite d'Anjou? n'attendons-nous pas le lever de Marguerite d'Anjou pour nous prosterner devant elle ? Marguerite d'Anjou n'est-elle pas une grande Reine, et nous, les plus humbles de ses sujets, des sujets autrefois en rébellion, puis graciés par sa royale clémence, des esclaves de la rose rouge, enfin?..

CLARENCE.

La rose rouge !.. En vérité, Richard, il faut avouer qu'elle a sur toi, une singulière influence; rien que son nom t'irrite et te trouble le cerveau.

RICHARD.

Oui, comme le vin te le trouble à toi, Clarence, et à toi, Édouard, l'aspect d'un visage de femme.

ÉDOUARD.

J'en conviens, c'est mon faible. Quoi de plus divin que deux beaux yeux noirs, scintillans sous de longues paupières !

CLARENCE.

Quoi de plus précieux qu'une tonne de vin de France ou d'Espagne !

RICHARD.

A votre aise, mes frères; chacun son lot; la nature m'a donné le mien et je m'en contente; Richard le bossu n'est fait ni pour les douceurs de l'amour, ni pour les joies du festin; les combats, le sang, la gloire, voilà ce qu'il lui faut. Que la main de Clarence frémisse de plaisir en touchant un flacon de Malvoisie et celle d'Édouard une taille de jeune fille, la mienne ne frémit que lorsqu'elle rencontre la garde de ce poignard.

UN PAGE, *annonçant.*

Le Comte de Warvick !

Vive sensation.

TOUS.

Warvick !

SCÈNE II.

LES MÊMES, WARVICK, *entrant par le fond à droite.*

WARVICK.

Oui, Mylords, oui, Messeigneurs, le Comte de Warvick, heureux d'être de retour parmi vous, et de pouvoir presser la main de ses anciens amis...

Tout le monde l'entoure et le félicite.

ÉDOUARD.

C'est un beau pays, n'est-pas que le pays de France, Seigneur Comte ?

WARVICK.

Oui, certes; mais, à son soleil si beau et si pur, je préfère encore les brouillards de notre vielle Angleterre. L'Angleterfut mon berceau; l'Angleterre sera ma tombe.

RICHARD.

Vous avez vu Louis XI! C'est un bien grand Roi que Louis XI, avec sa tête de fer et son cœur de bronze, avec sa haute tour Duplessis, ses gardes qui veillent, son peuple qui tremble et son camarade Tristan!

CLARENCE.

Et ces fêtes! ces plaisirs! ces joyeux banquets, où la gaîté française s'échappe et pétille!

ÉDOUARD.

Et les femmes Warvick, on les dit charmantes!

WARVICK, *l'attirant à part.*

Les femmes!.. il n'en est qu'une dont Votre Altesse devrait me parler.

ÉDOUARD.

Ah! c'est juste, Bône de Savoie...Eh bien! cette alliance tant désirée, à laquelle je n'ose prétendre?..

WARVICK.

Bône de Savoie est à vous, Comte Desmarches; Louis XI, par un traité secret, s'engage à soutenir la maison d'Yorck si toutefois la maison d'York parvient à s'emparer du trône par un coup hardi et décisif. Le mariage de Bône de Savoie est la base de ce traité... Mais qu'avez-vous? sur votre visage, la contrainte et la pâleur!

ÉDOUARD.

Vous vous trompez.

WARVICK.

Non, non, j'ai lu dans votre âme. Le galant Comte Desmarches ne sacrifie pas sans regrets ses frivoles amours à une union commandée par la politique. Il est pénible, j'en conviens, d'immoler sa liberté aux intérêts d'un parti; mais ce parti, c'est le vôtre; ce parti ne travaille que pour vous, premier né de la famille d'Yorck; votre père est vieux, la couronne, conquise par une lutte glorieuse, ne fera que passer de son front sur votre front, songez-y, Monseigneur, une couronne à plus de charmes que la plus belle de nos ladys, même Lady Gray... D'ailleurs nous sommes trop avancés, pour reculer maintenant; j'ai votre parole, Louis XI a la mienne, et j'en jure Dieu, Warvick ne consentirait pas à devenir le jouet de qui que ce fût.

ÉDOUARD, *à part.*

Ah! Clarence a raison, qu'il ignore toujours mon fatal secret...

WARVICK, *à Richard et à Clarence qui se sont rapprochés*

Eh bien! où en sommes-nous? qu'avez-vous fait en mon absence?

RICHARD.

Beaucoup.

WARVICK.

Londres?..

RICHARD.

Pret à se soulever au premier signal...

WARVICK.

Les provinces?..

RICHARD

Sous le spécieux prétexte d'un voyage de santé, le Duc notre père les parcourt en ce moment...

WARVICK.

A merveille... Le Parlement?

ÉDOUARD.

Gagné!

WARVICK.

Les Communes?..

CLARENCE.

Dans les meilleures dispositions du monde... hier encore, j'ai diné avec une douzaine des principaux membres...

WARVICK.

Et Marguerite?... la vigilante Marguerite, qui déjà une fois à déjoué tous nos plans?

ÉDOUARD.

Marguerite, confiante en ce premier succès, et nous croyant abattus pour jamais parce que nous nous courbons devant-elle, s'endort aux applaudissemens de sa cour, et rêve à l'avenir du Prince de Galles, son fils, pour qui sa tendresse de mère est extrême; quant au roi Henri, toujours la même faiblesse, la même hésitation... Profitant d'un moment favorable, j'ai été jusqu'à lui arracher secrètement cet acte important.

WARVICK, *prenant le parchemin que lui remet Édouard.*

Mais c'est la couronne d'Angleterre!

UN HUISSIER, *annonçant.*

La Reine!

Mouvement général. Entrée de Marguerite.

SCENE III.

LES MÊMES, MARGUERITE DAMES, PAGES, OFFICIERS.

MARGUERITE.

Salut, Mylords! Dieu vous ait en garde!

WARVICK.

La Reine me permettra-t-elle...

MARGUERITE.

Ah! c'est vous, Comte de Warvick. Nous commencions à nous affliger sérieusement de votre absence; mais vous voilà, et nous rendons grâce au ciel de ce retour. Votre voyage de France a-t-il été tel que vous le souhaitiez?

WARVICK.

Votre Majesté est trop bonne de descendre à de pareils détails.

MARGUERITE.

Non vraiment, rien de ce qui vous touche ne saurait m'être indifférent, et les moindres actions d'un homme comme vous sont trop importantes pour passer inaperçues... N'est-ce pas, cousins d'Yorck?

ÉDOUARD.

Comment ne pas être de l'avis de Votre Majesté!

MARGUERITE.

Avez-vous des nouvelles du Duc votre père?

ÉDOUARD.

Aucune!

MARGUERITE.

C'est dommage... oui, je regrette sincèrement qu'il manque à cette brillante réunion; ses sages conseils auraient pu m'être d'une haute utilité dans la circonstance difficile où je me trouve, et sur laquelle je ne serais pas fâché de vous consulter... Que penseriez-vous d'une vaste conspiration dont je recevrais à l'instant l'avis certain et détaillé?

TOUS.

Une conspiration!

MARGUERITE.

Qu'en dites-vous Comte Desmarches?

ÉDOUARD.

Que c'est une erreur!

MARGUERITE.

Et vous Duc de Clarence?

CLARENCE.

Un vain bruit!

MARGUERITE.

Et vous Glocester?

RICHARD.

Un mensonge!

MARGUERITE.

Et vous Warwick?

WARWICK.

Qu'avant de sévir, il faudrait s'assurer de l'exactitude des faits!

MARGUERITE.

Et si vous en étiez sûr, sûr comme de votre existence?

WARWICK.

Alors...

MARGUERITE.

Alors, vous feriez ce que j'ai fait, n'est-ce pas seigneur Comte. Oh! mes précautions sont prises et bien prises. Tenez, regardez, partout des armes et des soldats. Mylords, écoutez-moi; quelquefois une trop grande confiance nous aveugle et nous pousse à notre perte; enhardi par ma feinte sécurité on a conspiré dans l'ombre, on a rempli la ville et le royaume de sourdes menées; puis, non content de cela, on s'est glissé jusque dans mon propre palais.... je le sais... (*Mouvement général.*) Je le sais... Je sais aussi que nul de ces traîtres n'échappera au châtiment qu'il a mérité. Là, dans cette galerie, sont des soldats dévoués et armés d'épées nues; ils attendent que j'élève la voix et que je leur désigne qui doit mourir; je le ferai. Vous allez sortir tous, les uns après les autres, et au moment où vous franchirez le seuil de cette porte, si vous êtes de ceux dont les noms me sont bien connus, je vous nommerai. Allons, sortez, je le veux, je l'ordonne.

RICHARD.

Trahison!

MARGUERITE.

Oui, trahison de Richard, d'Édouard, de Clarence, de Warwick; trahison affreuse, horrible, qui cache des poignards sous des habits de cour, et dans des fourreaux de parade des épées à la pointe aiguë! trahison qui marche dans les ténèbres, fière et menaçante, et qui pâlit d'effroi quand on la saisit à la gorge, qu'on lui arrache son masque, et qu'on la pousse en face du bourreau... Sortez donc!

RICHARD.

A quoi bon? appelez vos sicaires et qu'on nous massacre sous vos yeux.

MARGUERITE.

Vous hésitez... ah! merci de votre lâcheté; elle m'épargne une violence inutile, ma justice aurait l'air d'une vengeance; votre sang ne souillera pas le marbre de ce palais. Non, il faut que la loi décide... votre jugement et votre supplice appartiennent au peuple anglais, je lui dois un grand exemple, et je le lui donnerai... Holà! gardes. (*Des soldats entrent et garnissent le fond du théâtre.*) Qu'on arrête Richard, Clarence, Alkirk, Souwnal, et le Comte d'Aveston.

Plusieurs officiers s'avancent vers les personnes désignées qui remettent leurs épées, Richard brise la sienne.

WARWICK.

Et moi Madame?

MARGUERITE.

Demeurez seigneur Comte, vous aussi, Édouard. (*A un de ses officiers.*) Que le Parlement et les Communes soient réunis, qu'on mette des troupes sur pied, que le Lord-Maire et les magistrats de Londres redoublent de vigilance et viennent prendre nos ordres; qu'on assemble à l'instant la Chambre étoilée; telle est notre volonté, allez, et qu'il soit ainsi fait.

CLARENCE, *à part.*

Pourquoi ne suis-je pas resté ce matin à la taverne des trois-couronnes.

RICHARD.

Adieu, Marguerite; voilà certes de nobles têtes à jeter en présent au bourreau, mais elles ne valent pas encore la tienne qu'il aura plus tard.

Ils sortent tous à l'exception de Warwick et d'Edouard.

SCÈNE IV.

MARGUERITE ÉDOUARD, WARWICK.

Gardes au fond.

MARGUERITE, *allant s'asseoir à droite.*

Asseyez-vous, Milords, et écoutez-moi. Reine d'Angleterre, ce que j'ai fait, j'ai dû le faire; mais ce coup hardi, inattendu, ce coup qui tue votre parti dans Londres, le laisse encore subsister dans nos provinces... Le Duc votre père, je le sais, est en ce moment à Wakefield avec quelques vassaux rebelles; entouré par notre armée, peut-être à l'heure où je vous parle, il est vaincu et mis en fuite; n'importe, des deux parts, c'est le sang anglais qui coule; et je dois tout faire pour l'ar-

rêter... Comte Desmarches, si l'ambition seule du trône, n'est pas le vrai motif de cette guerre, vous ne sortirez pas d'ici que nous soyons d'accord; voici la paix que je vous offre: le Roi abdiquera en faveur de son fils, un conseil de régence dans lequel siègeront vous et votre père, fera régner le prince jusqu'à sa majorité.

ÉDOUARD.

Et la régente, ce sera vous, Madame?

MARGUERITE.

Quel autre pourrait réclamer ce titre? le conseil traitera les affaires les plus graves, ses décisions feront loi, et moi...

ÉDOUARD.

Vous régnerez, Madame, et quelque jour, ce conseil gagné par vos soins, exilera à jamais d'Angleterre la famille d'York et ses partisans.

MARGUERITE.

Ah! le cœur seul de celui qui médite une trahison au moment où il engage son honneur, peut concevoir un semblable soupçon. Comte Desmarches, je veux sincèrement une paix, que la victoire nous donnera tôt ou tard... répondez, la voulez-vous aussi? ma proposition est juste, honorable, pour vous, pour mon fils, pour le Roi, pleine d'avenir pour le royaume, répondez, l'acceptez-vous?

WARWICK, *bas à Edouard.*

Refusez, Monseigneur, refusez!

ÉDOUARD.

Madame, puisque le moment est venu de parler avec franchise, je vous dirai qu'il y a un an, lorsque de simples réclamations en faveur du pays, étaient déposées aux pieds du Roi Henri VI, par la maison d'York, ces propositions pouvaient terminer nos débats; mais aujourd'hui la guerre a commencé, et vous l'avez dit, la paix ne peut-être achetée que par une victoire.

MARGUERITE.

Assez! je connais maintenant l'étendue de vos coupables projets..ce refus, que je publierai, arrachera aux yeux de l'Europe, le masque d'hypocrisie dont votre parti s'est couvert, et le peuple anglais, le premier, flétrira le nom d'Yorck du titre de rebelle à son Roi, parjure à ses sermens, et bourreau de son pays... Debout, Comte Desmarches! debout devant votre Reine, c'est ainsi que le coupable se présente devant son juge.

ÉDOUARD, *qui s'est levé.*

N'attribuez qu'au respect que tout noble chevalier doit à une noble dame, l'obéissance que je vous montre en ce mo-

ment. La maison de Lancaster a usurpé le trône sur la maison d'Yorck; Henri IV employa pour cela la ruse et la violence, nous employons aujourd'hui les seuls moyens dignes des Rois. la voix du peuple et une armée. Nous voulons le trône, parce qu'il nous appartient, parce que trop long-tems vous l'avez possédé; et nous arracherons à Henri un sceptre qu'il est prêt à laisser tomber entre les mains d'une femme!

MARGUERITE.

Oh! que n'est-il en effet entre mes mains, plutôt que de me le laisser ravir, je le briserais sur vos têtes!

ÉDOUARD.

Les menaces d'une femme!

MARGUERITE.

Dites une mère, Mylord; mais vous ne savez donc pas ce que peut une mère?.. pour la dernière fois acceptez-vous ma proposition?

ÉDOUARD, *sur un signe de Warwick.*

Pour la dernière fois... non...

MARGUERITE.

Tremblez, car vous avez prononcé votre arrêt... (*Aux gardes restés dans le fond.*) Qu'on les emmène, et qu'ils aillent rejoindre Richard, Clarence et les autres.

Ils sortent.

SCENE V.

MARGUERITE, *puis un* OFFICIER.

MARGUERITE.

Quelle arrogance! n'importe, s'ils ont de l'audace, j'ai de la fermeté, je ferai tête à l'orage, je sauverai le trône... mais le Roi... sa faiblesse m'épouvante. (*A un officier qui entre.*) Eh bien! Mylord, mes ordres sont-ils exécutés?

L'OFFICIER.

Oui, madame; mais le peuple qui s'est porté en foule sur le passage des Princes, les à suivis jusqu'à la prison qu'il entoure avec des murmures et des cris de révolte.

MARGUERITE.

Que les magistrats fassent leur devoir.

L'OFFICIER.

Déjà plusieurs d'entre eux se sont démis de leurs charges...

MARGUERITE.

Et le Lord-Maire?

L'OFFICIER.

Absent de Londres depuis quelques heures.

MARGUERITE.

Le Parlement et les Communes?

L'OFFICIER.

Les deux chambres réunis s'occupent en ce moment à rédiger des remontrances à Votre Majesté...

MARGUERITE.

Des remontrances!.. Mylord, qu'on prenne six compagnies de ma garde, que deux se portent en toute hâte sur le Parlement, deux sur la Chambre des Communes, deux sur la prison des fils d'Yorck; qu'on dissolve, qu'on brise ces assemblées factieuses; qu'on disperse le peuple; que les magistrats qui, faibles où traîtres ont déserté leur devoir soient arrêtés à domicile, qu'on cherche le Lord-Maire, dont je n'admets pas l'absence, et qu'on le traîne devant moi, allez, vous me répondez de tout sur votre tête. (*L'officier s'éloigne par le fond à droite.*) Ah! le complot était vaste et bien tramé! mais Dieu merci Marguerite d'Anjou veillait pour Henri VI et pour son fils... mon fils doit être roi! il sera roi!

SCÈNE VI.

LE PRINCE, MARGUERITE *entrant par le fond à gauche.*

MARGUERITE.

Ah! c'est lui!

LE PRINCE.

Bonjour, ma mère.

MARGUERITE, *l'embrassant.*

Bonjour, cher enfant... tu as bien tardé à venir ce matin.

LE PRINCE.

Il est de si bonne heure!.. je croyais que vous reposiez encore.

MARGUERITE.

Moi, reposer, mon fils, ah! trop de méchans s'agitent autour de toi, pour que ta mère repose.

LE PRINCE.

Que voulez-vous dire? comme vous paraissez émue! ma mère que se passe t-il? qu'avez-vous?

MARGUERITE.

Mon fils! le ciel ne permettra peut-être pas que comme tant de fils de rois, tu monte paisiblement sur le trône, après la mort de père; le duc d'Yorck, ne cache plus ses intentions; il combat pour la couronne.

LE PRINCE.

Mon père m'a promis de m'armer chevalier. Une armée, ma mère, une armée, que je défende mes droits!

MARGUERITE.

Tu est bien jeune encore, mon enfant, pour la commander. Avant que tu combatte toi même, le sort te réserve peut-être les plus cruelles épreuves.

LE PRINCE.

Je suis prêt à tout braver ma mère.

MARGUERITE.

Mon fils! quelle que soit ta destinée dans ces temps de guerres civiles, n'oublie jamais tes droits et ta haute origine. Souviens toi que ton nom est Lancaster, que ta mère est Marguerite d'Anjou, et qu'à l'armée, dans un palais, dans un cachot, tu dois être prince de Galles.

LE PRINCE.

Je ne l'oublierais pas sur un échafaud!.. car, ma mère, on a vu des rois y monter..

MARGUERITE.

Ah! tais toi, tais toi, enfant!..

SCENE VII.

Les Mêmes, HENRI, Lords, Pairs, Gardes, Huissiers.

UN HUISSIER.

Le roi!..

HENRI.

Un instant.... un seul instant, Mylords, et nous partor pour la chasse.. Marguerite, il se passe ici d'étranges choses vous avez fait arrêter nos cousins d'Yorck?

MARGUERITE.

Je l'ai fait!

HENRI.

Et pourquoi?

MARGUERITE.

C'est ce que je vous expliquerai, si vous voulez bien renoncer à cette partie de chasse.

HENRI.

Non, non.. plus tard, alors.. plus tard.. (*Allant à la fenêtre.*) Voyez, le temps est superbe, les chiens sont en laisse, les chevaux bondissent d'impatience, et tous ces nobles lords attendent le signal. . jamais plus belle occasion et plus belle journée...

MARGUERITE.

Ces nobles lords seront les premiers à prier votre majesté de

remettre une partie de chasse quand ils sauront qu'il s'agit du trône et de l'Angleterre.

HENRI.

Allons! vous le voulez absolument, laissez-nous Milords; mais ne vous éloignez pas.

SCENE VIII.

MARGUERITE, LE PRINCE, HENRI.

Un page approche un fauteuil à Marguerite; le roi va s'asseoir à droite du spectateur, le prince reste debout au milieu d'eux.

MARGUERITE.

Sire, vous priez une partie du jour, et l'autre vous courez à la chasse. pendant ce tems le duc d'Yorck et ses partisans agissent de toutes parts.

HENRI.

Je le sais, mais que puis-je?

MARGUERITE.

Ah! toujours ce mot si honteux dans la bouche d'un roi! Mais le duc d'Yorck annonce ses projets avec une insolente audace, il veut briser la maison de Lancaster, il veut être roi.

LE PRINCE.

Il veut être roi!..

HENRI.

Je le sais!

MARGUERITE.

Vous le savez! et avec ce calme que n'aurait pas le monarque le plus puissant de la terre, courant à de frivoles plaisirs, vous oubliez votre trône.. votre peuple.. et votre fils..

HENRI.

Mon fils!.. (*au prince*) Tu désires donc bien régner?

LE PRINCE.

Ne suis-je pas né fils de roi?

HENRI.

Mais sais-tu bien ce que c'est qu'un trône?

LE PRINCE.

C'est la puissance, la gloire, la justice et le bonheur.

HENRI.

Ah! tu en parles ainsi parce qu'élevé dans ce palais, au milieu d'une noblesse fière de servir, tu n'as entendu prononcer autour de toi qu'un seul mot : le trône!.. Parce que, depuis

ton enfance, tu n'as connu que les fêtes, les pompes et les joies d'une cour; mais si, comme moi, enchaîné à la couronne, tu voyais, au milieu de ces fêtes brillantes, la misère du peuple; dans ta propre puissance l'esclavage de ta volonté; l'injustice dans ta justice, les murmures dans ta clémence; et puis une noblesse qui veut régner, un parlement qui conteste ton pouvoir et tes droits, et un duc d'Yorck qui vient les disputer les armes à la main... dis, mon fils... dis, voudrais-tu encore être Roi?

LE PRINCE.

Quoi! tant de soucis, tant de peines!

MARGUERITE.

Et tant de gloire, que ton père ne dit pas. Si, descendant du trône, tu visitais le peuple, et connaissais ses besoins, si ta justice était juste, ta clémence de la bonté et non de la faiblesse, si ta nobless se courbait devant toi, si les pairs du royaume n'étaient que tes conseillers, et que l'amitié des peuples, l'estime des rois tes frères, la prospérité du royaume, et la gloire de ton nom fussent le partage de ton règne...dis, mon fils, voudrais-tu ne pas être Roi?..

LE PRINCE.

Mon père, je veux être Roi!

MARGUERITE.

Vous l'entendez, Sire, c'est le désir de votre fils! Qu'avez-vous fait de son royaume? J'ai le droit de vous en demander compte, moi, qui suis sa mère.

HENRI.

Marguerite!

MARGUERITE.

Ah! ce jour doit terminer toutes mes craintes, et mettre un terme à votre faiblesse. Vous ne voulez pas régner, Henri VI? Marguerite d'Anjou va régner pour vous...

HENRI.

Quoi! Vous osez!

MARGUERITE.

C'est pour mon fils... Mais ne croyez pas que je veuille, ainsi que votre généreux cousin d'York, vous dépouiller de votre rang... Je respecte mon époux, mon seigneur; vous serez Roi, aux yeux du monde, pour commander; mais ici vous serez Roi, pour obéir. Le Duc de Suffolk, que par une indigne faiblesse, vous avez laissé chasser du royaume, reprendra sa faveur et son rang auprès de vous... Il sera votre ministre, et, de concert avec moi, il gouvernera pour la gloire de vos armes; vous, vous resterez en prières, ou vous irez à la chasse, aux acclamations d'un peuple dont nous ferons le bonheur et dont vous aurez tout l'amour.

HENRI.

Marguerite, ce que vous me proposez est impossible.

MARGUERITE.

De la fermeté pour perdre le royaume, et de la faiblesse quand il fant le sauver!.. Sire, je le veux, ainsi sera.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN PAGE, COURTISANS.

LE PAGE.

Le Duc Cliffort arrive à l'instant, et demande à se présenter devant Votre Majesté.

MARGUERITE.

Grand Dieu!.. Clifford en ces lieux! De retour!.. déjà! Le Ciel abandonnerait-il le bon droit?..

SCENE X.

LES MÊMES, CLIFFORD, LORDS, SEIGNEURS, OFFICIERS, SOLDATS.

Un officier, portant le drapeau de Lancaster, se place à la droite de Clifford.

MARGUERITE.

Duc de Clifford, quel motif vous ramène dans ce palais? Le drapeau de Lancastre était remis à votre courage, il fallait le rapporter ou mourir!

CLIFFORD.

Je viens en effet, Madame, rapporter à mon Roi, ce drapeau plus vieux d'une victoire, et conduire dans ce palais le Duc d'York, que j'ai fait prisonnierà la bataille de Wakefield.

MARGUERITE.

York!.. York en mon pouvoir!.. Ah! je vous disais bien que Clifford est invincible.

CLIFFORD.

Oui, Madame, tant qu'il s'agira de combattre pour vous, et et de venger la mort de mon père... York l'a tué de sa propre main, à la bataille de Saint-Alban; j'ai juré de ne prendre de repos que lorsque York serait mort de ma main.

On entend un grand tumulte.

HENRI.

Quel est ce bruit?

LE PAGE, *rentrant en désordre.*

Ah! Madame!.. Ah! Sire!..

MARGUERITE.

Qu'y a-t-il ?

LE PAGE.

Londres est en pleine insurrection; le peuple a pris les armes, il s'est porté vers la prison des trois fils du duc d'York, et les a délivrés, ils viennent... Ils accourent... Les voici.

Tous les personnages qui sont en scène, se rangent à droite. Les fils d'York entrent par le fond, à droite, et viennent se placer à la gauche.

SCENE XI.

LES MÊMES, CLARENCE, RICHARD, EDOUARD.

MARGUERITE.

Les fils d'York, dans mon palais! Quoi! vous osez!..

RICHARD.

Nous oserons bien plus si l'on ne nous rend notre père!

CLIFFORD.

Viens donc me le demander, ta hache à la main.

RICHARD.

Clifford, depuis long-temps j'avais marqué ta tête!

HENRI, *se plaçant au milieu d'eux.*

Arrêtez!.. Arrêtez, Clifford, et vous aussi, Richard, je vou l'ordonne.

MARGUERITE.

Quoi! Sire, souffrir tant d'insolences! Et vous, nobles lords...

CLARENCE,

Lequel de vous, Mylords, peut blâmer des enfans qui viennent reclamer leur père? s'il en est un seul, qu'il se présente!

RICHARD.

S'il en est deux, voici Richard!

EDOUARD, *remontant la scène, et allant vers Henri.*

Silence, mes frères... Silence! Moi seul ai droit de prendre ici la parole; je suis l'aîné, l'héritier d'York, et ma voix est assez forte pour se faire entendre!.. Tête nue, mes frères, devant le roi Henri, et la reine Marguerite.

MARGUERITE.

Et devant l'héritier du trône d'Angleterre!

EDOUARD.

Je ne vois personne ici à qui je doive ce titre.

LE PRINCE.

Je suis pourtant devant vous, comte Desmarches.

EDOUARD.

Vous êtes le fils d'Henri VI, mais l'héritier de sa couronne est celui qui est prisonnier dans la tour de Londres... C'est le Duc d'York... C'est mon père!

TOUS.

Le duc d'York!

Murmures prolongés.

MARGUERITE.

Et le Roi ne dit rien!

EDOUARD.

Ne murmurez pas, Milords, je ne viens pas ici en sujet rebelle dicter des lois à mon souverain; plus que vous, peut-être, je suis soumis à sa volonté, et fidèle à mes sermens; je viens présenter à Henri VI l'acte qu'il a signé... acte qui exclut du trône le prince de Galles, et reconnaît le Duc d'York pour héritier.

MARGUERITE.

Est-il possible!.. Tu mens, Edouard; tu mens... Mais, pour votre honneur, Henri, dites-lui donc qu'il ment!

EDOUARD.

Rappelez-vous, Sire, que cet acte est signé de vous, et que vous en avez juré le maintien sur le salut de votre ame, et à genoux devant le Christ.

HENRI.

C'est vrai...

MARGUERITE.

Vous l'avez fait devant le Christ! La ruine de son fils, la honte de son règne... Et tu crois en Dieu, Henri le Saint?

EDOUARD.

Sire, un seul mot... Etes-vous prêt à me rendre notre père?

MARGUERITE.

Sire! votre fils se place entre vous deux... Pour rendre York, il faut tuer le prince de Galles... Choisissez.

EDOUARD.

Vous avez juré sur le salut de votre âme!..

RICHARD.

Vous avez juré sur le Christ!

HENRI.

Le Duc d'York vous sera rendu... dans une heure.

CLARENCE.

A l'instant..

RICHARD.

Nous ne sortons pas sans lui du palais.

MARGUERITE.

Eh bien ! vous y resterez prisonniers de Marguerite... Milords ! (*Mouvement des gardes.*) Arrêtez ces trois rebelles.

CLARENCE.

Trente contre trois !..

Tous les lords tirent leurs épées, et s'avançent sur les trois frères.

RICHARD.

N'importe, nous acceptons le combat.

HENRI.

Arrêtez... Arrêtez, Milords ! il faut me frapper pour arriver jusqu'à eux... et je suis votre Roi... je saurai me faire obéir. Allez, comte Desmarches, dans une heure je vous rendrai votre père. Passage aux fils d'York ; je vous l'ordonne...

EDOUARD.

Dans une heure... Vous l'entendez, Milords... C'est parole de Roi.

RICHARD, *à Henri.*

C'est parole de Roi !

Ils sortent.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *excepté Richard, Edouard et Clarence.*

MARGUERITE.

Ils m'échappent ! et avec eux tous mes rêves de gloire et de grandeur, l'avenir de mon fils, le repos et la prospérité de l'Angleterre !

LE PAGE, *apportant un message.*

Pour la Reine.

MARGUERITE

Donnez. (*Brisant le cachet, lisant et poussant un cri d'effroi.*) Dieu ! Qu'ai-je vu !

LE PRINCE.

Ma mère !

HENRI.

Qu'y a-t-il ? que signifie ?

MARGUERITE.

Tenez, lisez ; lisez, Henri de Lancaster, et jugez de la clémence de ceux à qui vous venez de pardonner si généreusement.

HENRI.

Ciel... Suffolk !..

MARGUERITE.

Lâchement égorgé par l'ordre d'York, au moment de s'embarquer pour la France.

HENRY, *se couvrant la figure de ses mains.*

York!.. York!..

MARGUERITE.

Gémir!.. Et rien que cela!.. Non... le sang... veut du sang.... Clifford!...(*Elle l'attire à elle et lui parle à voix basse.*) Courez. (*Clifford hésite.*) Allez!.. Je le veux... Mais allez donc!

Clifford sort.

SCENE XIII.

Les Mêmes, *excepté Clifford.*

HENRI.

Où va Clifford? quel ordre lui avez-vous donné?

MARGUERITE.

Vous le saurez plus tard.

HENRI.

Non, Marguerite, non, il faut que je le sache à l'instant même!

MARGUERITE.

Plus tard, vous dis-je, mais quoiqu'il arrive, soyez sûr que vous n'aurez que des actions de grâce à me rendre.

HENRI.

Vos regards, votre voix, tout me glace d'épouvante... Parlez, parlez donc! Vous vous taisez! Quels que puissent être vos projets... Je cours...

MARGUERITE.

Où allez-vous?

HENRI.

Tenir ma parole, et faire mettre en liberté mon cousin d'York.

MARGUERITE.

Vous n'irez pas!

HENRI.

Et qui m'en empêchera?

MARGUERITE.

Moi..: il faut un terme à la faiblesse; vous nous perdrez tous, vous, votre fils et moi. Plutôt que de le souffrir, je déclare que j'aurai désormais la force et le courage qui vous

manquent; je défendrai jusqu'au dernier soupir mes droits et ceux de mon fils.

Murmures très-forts dans le lointain.

HENRI.

Marguerite!.. Mais qu'entends-je?.. Ce bruit!.. ces cris de fureur...

MARGUERITE, *avec transport.*

Enfin!

HENRI, *allant à une fenêtre.*

Le peuple accourt... Il menace, il se presse autour du palais... Ciel! qu'ai-je vu!.. au bout d'une lance, la tête d'un homme!

MARGUERITE.

Oui! la tête d'York!

HENRI, *tombant à genoux près de la fenêtre.*

York! Ah! pitié... pitié, mon Dieu!

Le bruit de la sédition augmente.

MARGUERITE.

Courbe-toi, Henri de Lancastre! à genouux devant les funérailles du Duc d'York. (*se tournant vers ceux qui l'entourent.*) Quant à nous, Messeigneurs, le front haut, et le pied ferme. (*au prince de Galles.*) Ici, mon fils, à côté de ta mère... S'il nous faut mourir aujourd'hui, du moins nous mourrons en Rois!..

On voit paraître les partisans de la Rose-Blanche, criant: *Vengeance! York!* — Le tumulte est au comble. Le Prince de Galles est auprès de sa mère, tous les Seigneurs et Lords tirent leurs épées, et se rangent autour de Marguerite; la toile tombe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

L'intérieur de la Tour de Londres. — Une salle basse et voûtée; au premier plan, à droite, un cachot; au deuxième plan, la porte d'entrée; au fond, une croisée étroite, avec une grille fermée par une serrure; à côté, se trouve le cachot de Henri VI. — Au premier plan, à gauche, une porte secrète. — Une table; un fauteuil. — sur la table, une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

RICHARD, LE PRINCE DE GALLES, HENRI.

Henri, chargé de chaînes, est assis sur le banc de pierre; derrière lui se tient son fils. De l'autre côté, on voit Richard nonchalamment étendu dans un fauteuil, la tête appuyée sur le coude, et les yeux attachés sur ses prisonniers, qu'il semble contempler avec une joie insultante.

HENRI.

Des fers aux mains d'un Roi!

RICHARD.

Ces fers te seront encore moins lourds à porter que ton sceptre, monarque sans force et sans courage.

LE PRINCE.

Arrête, Richard. Le sort des armes, qui nous a mis au pouvoir de ton parti, te donne le droit de nous torturer, mais non de nous avilir.

RICHARD.

Des droits, enfant! Tu oublies que nous les avons tous, puisque nous avons la force qui les donne; tu oublies qu'Édouard, mon frère, est maintenant seul Roi d'Angleterre, qu'il m'a nommé gouverneur de la Tour de Londres, où vous êtes, et qu'il me reste à venger le meurtre de mon père, ordonné par le tien.

HENRI.

Ordonné par moi!.. Tu mens, Richard.

RICHARD, *avec ironie.*

En effet... Henri de Lancastre, je t'accuse à tort... Spectre glacé, tu errais dans ton palais, sans chaleur et sans force... Une femme commandait pour toi, Cette femme, devant qui

tu tremblais... cette femme qui a fait le crime en ton nom..., cette femme, aussi lâche que perfide, s'est soustraite à nos coups; elle était près de toi aux jours de ta puissance : où est-elle aux jours de ton malheur?

LE PRINCE.

Ah! je rends grâces au ciel que ma mère vous ait échappé! elle pourra du moins nous plaindre et pleurer notre mort.

HENRI.

Pleurer, dis-tu?.. Non, mon fils, non... mais nous venger.

RICHARD.

Quels transports! Henri! tu as aujourd'hui la parole bien haute.

HENRI.

C'est que d'aujourd'hui je sens que je n'aurais jamais dû cesser de vous parler en maître; c'est que d'aujourd'hui je me trouve face à face avec la trahison, à laquelle je refusais de croire. Roi d'Angleterre, je fus faible; prisonnier d'Yorck, je deviens fort : vous vouliez courber ma tête, je la relève.

RICHARD.

Prends garde qu'elle ne tombe pour ne plus se redresser.

LE PRINCE.

Ah! quelle horreur!

HENRI.

Richard, la tête d'un vieux Roi, en tombant sur les marches d'un nouveau trône, l'ébranle souvent. Dis-le bien à mon successeur.

RICHARD.

De la dignité! tu en retrouves bien tard.

HENRI.

Assez tôt pour répondre à mon geôlier.

RICHARD, *se levant.*

Insolent vieillard!

HENRI.

Si l'on t'avait châtié à ta première insolence, tu ne vivrais pas pour notre misère et la honte de l'Angleterre. Malheur à elle, si jamais Richard devient son roi! malheur à elle d'avoir produit un monstre tel que lui!

RICHARD, *avec un rire affreux.*

Continue, Lancastre; maudis-moi range au nombre des jours affreux celui de ma naissance; dis quels horribles prodiges l'accompagnèrent; dis que je suis venu au monde les pieds en avant et la bouche armée de dents; dis qu'à ma vue, ma mère poussa un cri d'effroi, et que ses femmes reculèrent en

disant : Jésus, protégez-nous! Dis tout cela, et tu auras dit vrai...oui, je suis né la bouche armée de dents, pour annoncer que je mettrais en pièces mes ennemis ; je suis né les pieds en avant, afin d'arriver plus vite sur cette terre où je devais travailler à la ruine de ta maison.

HENRI, *se levant.*

Et à l'infamie de la tienne !

RICHARD, *hors de lui.*

C'en est trop !

Il tire son poignard.

LE PRINCE, *se jetant au-devant.*

Arrête, Richard.. oh ! grâce.. pitié !

RICHARD.

De la pitié, je n'en ai qu'à la pointe de mon poignard.

LE PRINCE.

Egorger un prisonnier sans défense ! un vieillard !

RICHARD.

Enfant ! tu auras aussi ton tour.

Il va pour frapper, la porte s'ouvre. Entre Dunghill.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUNGHILL, *un Officier, Guichetiers.*

DUNGHILL.

Monseigneur !

RICHARD, *l'arrêtant.*

Malédiction !.. Que me veux-tu, Dunghill?

DUNGHILL.

Le Duc de Clarence arrive à l'instant, porteur d'un message du Roi votre frère.

RICHARD, *à part.*

Le Roi !.. ah ! qu'allais-je faire ? Oui, Édouard est le Roi ; à Edouard seul appartient la vie des Lancastre, et Edouard ne veut pas encore qu'ils meurent... il me l'a dit en m'envoyant ici... D'ailleurs, j'ai mon projet ; et pour en être plus lente, ma vengeance n'en sera que plus terrible. (*Remettant le poignard dans le fourreau.*) Dunghill, qu'on sépare les prisonniers ; l'un dans ce cachot, l'autre dans celui-ci.

DUNGHILL.

Et le Duc de Clarence ?

RICHARD.

Qu'il vienne... Ah ! un moment, Dunghill, j'ai à te parler.

Sur un signe de Dunghill, des guichetiers entrent et séparent Henri et son fils, qu'ils entrainent l'un à droite et l'autre à gauche.

HENRI.

Adieu, mon fils! Si je meurs, à toi ma dernière pensée.

LE PRINCE.

La mienne à vous et à ma mère.

Les guichetiers font entrer Henri dans son cachot, et l'enchaînent.

SCÈNE III.

DUNGHILL, RICHARD.

RICHARD, *se promenant avec fureur.*

Lancaster! Lancaster! Tout ce qui leur appartient est une furie qui déchire mon âme, et jusqu'à ce que j'aie exterminé leur race, sans en laisser un seul au monde, je vivrai dans un enfer... Dis-moi, Dunghill, mes ordres secrets, les as-tu remplis? as-tu fait chercher les hommes que je t'ai demandés?

DUNGHILL.

Ils ne peuvent tarder à venir.

RICHARD.

Bien, tu les introduiras auprès de moi, sans que personne les voie, personne entends tu... et alors...

CLARENCE, *dans la coulisse.*

Par ici Messeigneurs, par ici.

RICHARD.

Clarence! va-t-en, laisse nous...

Dunghill sort par la droite.

SCENE IV.

RICHARD, CLARENCE, *suivi de quelques compagnons d'orgie.*

CLARENCE, *à moitié ivre.*

Pardon, mon cher Richard, si je n'attends pas d'avantage, mais c'est une vilaine anti-chambre que l'escalier de la tour de Londres il me semblait en montant que chaque marche chancelait sous mes pieds.

RICHARD.

Ce sont tes jambes qui chancelaient... tu n'as pas honte!.. dans un pareil état!.. le lendemain de la mort de notre père!

CLARENCE, *avec une douleur comique.*

Ah! Richard, que me rappelles-tu là!

RICHARD.

Ce que tu n'aurais dû jamais oublier.

CLARENCE.

Imagine-toi, que je me rendais directement ici le corps et l'esprit en deuil, lorsqu'en passant devant la taverne des trois couronnes, où ces joyeux Seigneurs et quelques autres encore buvaient, en bous anglais... au triomphe de notre cause...

RICHARD.

Assez... le message dont tu es chargé ?...

CLARENCE.

Le voici, et maintenant que je te l'ai remis en main propre.. je retourne...

RICHARD.

A la taverne !

CLARENCE.

Non, vers Edouard que probablement je ne trouverai pas au palais... attendu que chaque nuit à pareille heure...

RICHARD.

Silence!.. silence!.. accompagnez-le, Messeigneurs, de peur qu'il ne reste sur le pavé de Londres, et que demain le peuple en passant ne le ramasse dans la fange et ne vienne frapper à la porte du Roi, en disant: Sire, nous vous rapportons votre frère.

CLARENCE.

Oh! sois tranquille, je me porterai moi-même, bonne nuit, Richard... bonne nuit...

Il sort soutenu par ses compagnons.

SCENE V.

RICHARD, *le suivant des yeux, avec un geste de dédain.*

A peine s'il peut soutenir sa tête et sur cette tête on jettera un jour le poids d'une couronne!.. Oui, Edouard et lui régneront avant moi!.. le dernier des trois ! sur le trône Edouard le débauché; entre le trône et Richard, Clarence l'ivrogne! et pourtant... moi aussi je veux être Roi! (*Moment de silence, revenant au message et brisant le cachet avec violence.*) Que contient cet écrit ? (*Après l'avoir rapidement parcouru.*) Grand Dieu serait-il vrai ? Marguerite d'Anjou qui nous avait échappé et qu'aucune recherche n'avait pu jusqu'ici mettre en nos mains, Marguerite d'Anjou, immolant les intérêts de son parti à sa tendresse de mère, se livre d'elle-même à la seule condition de n'avoir d'autre cachot que celui de son fils. (*Eclatant de rire.*) Ah ! ah ! ah ! la belle idée... la Louve d'Anjou qui fait de l'héroïsme maternel !... n'importe, qu'elle se livre et ensuite

(*Continuant de lire.*) que vois-je !.. Edouard! le chevaleresque Edouard s'est engagé envers elle !.. il dit qu'il tiendra son serment ! il me répète que les Lancaster sont confiés à ma garde, qu'il est l'unique arbitre de leur sort et que je lui en réponds ! (*Froissant la lettre.*) Et dois-je répondre moi, du Ciel! où de l'Enfer ?.. demain... cette nuit... ne pourrait il arriver un de ces coups du hasard... un de ces événemens terribles, inattendus, qui étonnent sans doute; mais qui sont tels qu'il est impossible d'en demander compte ?.. allons... allons... c'est résolu... cette nuit ... (*Portant la main à son front.*) Oui, mon projet est-là ! Edouard veut leur donner une prison ! moi je leur donnerai un cercueil; c'est la seule prison qui ne se rouvre pas... que ces hommes sont lents à venir... ah ! les voici.

SCENE VI.

RICHARD, TROLOPP *et* BOYET.

Ils sont mystérieusement introduits par Dunghill, qui sur un geste de Richard s'éloigne et les laisse seuls.

RICHARD.

Approchez.

Il leur jette une bourse.

TROLOPP, *bas à Boyet.*

Excellente manière d'entamer l'entretien.

BOYET, *bas à Trolopp.*

Puisse-t-il continuer ainsi !

RICHARD.

Vos noms ?

TROLOPP.

Trolopp...

BOYET.

Boyet...

RICHARD.

Votre patrie ?..

TROLOPP.

Les grands chemius, et les chemins de traverse.

RICHARD.

Votre état ..

TROLOPP.

Tous et aucun. Le ciel nous a donné en partage dans ce bas monde l'air et le soleil, or comme ce n'est pasassez, nous tâchons d'augmenter notre patrimoine.

RICHARD.

Et comment vous y prenez-vous?

TROLOPP.

En prenant le plus que nous pouvons; hier par exemple, nous avons dévalisé poliment deux frères quêteurs que nous avons rencontrés sur notre chemin; charité bien ordonnée... commence par soi-même.

RICHARD.

Je vois que vous êtes de hardis coquins; mais seriez-vous hommes à recevoir ou à donner la mort sans trembler?

TROLOPP.

Il faut bien faire un peu de tout.

DOYET.

Les temps sont si durs et la vie si chère qu'on n'y regarde pas.

TROLOPP.

Ma foi non: quand à moi depuis que Lazarine, la Bohémienne, m'a prédit que je serais pendu un jour, je n'y pense plus et je me contente de renfoncer le cou quand je passe auprès d'une potence.

RICHARD.

Et si l'on te montrait des gens qui doivent mourir avant toi?

TROLOPP.

Je dirais chacun son tour!

RICHARD.

Et si tu te trouvais là, tu ne les aiderais pas un peu à s'élancer dans l'éternité?

TROLOPP.

Dam, s'il le fallait absolument...

RICHARD.

Il le faut! cette nuit les victimes seront ici, et cette nuit vous frapperez.

TROLOPP.

Cette nuit!.. a quelle heure?

RICHARD.

Vers minuit!

TROLOPP.

Minuit... soit, (*Portant la main à son poignard.*) Comptez sur nous...

RICHARD.

Le poignard! non, le poignard grave sur le cadavre la preuve du meurtre, et il ne faut pas qu'on croie au meurtre... vous les étoufferez aveo soin, en évitant de froisser leurs membres et d'y laisser aucune trace de violence... ah! mais vous me comprenez!..

TROLOPP.

A merveille; mais sans indiscrétion pouvons-nous savoir à qui nous aurons affaire ?..

RICHARD.

A qui ? vous ne le saurez pas, vous ne devez pas le savoir... vous tuerez, et demain vous apprendrez avec tout le monde, qui est mort... Du bruit !.. en se dirige de ce côté, sortez, je vous rejoindrai bientôt... mais sortez donc... (*Il les pousse brusquement dehors, et referme la porte sur eux ; redescendant la scène.*) Courage Richard, l'extermination de nos ennemis d'abord... et puis... ah ! le trône est si beau !..

SCENE VII.

RICHARD, MARGUERITE, DUNGHILL, *un Officier, Guichetiers.*

MARGUERITE.

Salut au Duc de Glocester; une place à la tour de Londres pour la reine d'Angleterre !

RICHARD, *avec une ironie amère.*

La vôtre, Madame, y était préparée depuis long-tems.

MARGUERITE.

Merci Mylord, merci de votre courtoisie, je m'en souviendrai dans l'occasion... où donc est mon fils ?

RICHARD, *avec un sourire affreux.*

Il va vous être rendu. (*Il fait signe à Daughill d'aller chercher le Prince, Danghill donne l'ordre à un guichetier d'ouvrir le cachot du Prince de Galles. — A part regardant Marguerite.*) Plus impérieuse que jamais !

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Ma mère !

MARGUERITE.

Mon fils ! mon cher fils, je te revois, je te presse mon sur cœur. ah ! ce moment efface toutes mes douleurs et sèche toutes mes larmes. (*Se tournant vers Richard.*) Et le Roi mylord ? le Roi, ne le verrai-je pas aussi ?

RICHARD.

Vous demandez plus qu'il n'a été stipulé d'abord.

MARGUERITE.

Ah ! c'est juste; point de faveur je n'en attends ni n'en

veux de vos pareils... geolier, chacun sa place, la mienne ici, la vôtre à la porte de mon cachot.

RICHARD.

Marguerite !

MARGUERITE.

Sortez, laissez-moi seule avec mon fils.

RICHARD, *à part en sortant.*

Oui! qu'ils restent ensemble; lorsqu'il sera temps de mettre un terme à leurs embrassemens, je sais qui les en préviendra.

Ils sortent, un Geolier emporte la lampe qui est sur la table, il fait nuit.

SCÈNE IX.

MARGUERITE, LE PRINCE.

MARGUERITE.

Ned, mon cher Ned, dans mes bras! mon fils, oh! viens dans mes bras!

LE PRINCE.

Oui, dans les bras de ma mère! c'est le seul asile qui me reste.

MARGUERITE.

Tu détournes la tête et toujours tes regards se dirigent vers cette fenêtre... toujours?

LE PRINCE.

C'est que de cette fenêtre, on aperçoit Londres, Londres où nous avons laissé notre royauté; nous sommes seuls ma mère... seuls et proscrits! pas un cœur qui nous comprenne, pas un bras qui se lève pour nous défendre.

MARGUERITE.

Dieu protége notre évasion et tout sera bientôt réparé!

LE PRINCE, *avec surprise.*

Notre évasion dites-vous!

MARGUERITE, *l'attirant à elle.*

Cette nuit, nous sortirons de la tour de Londres... crois-tu donc que je ne sois venue me livrer que pour t'embrasser une dernière fois, et mourir avec toi? non... je suis venue pour te sauver.

LE PRINCE.

Me sauver! et comment?.. ces murailles sont épaisses!.. partout des portes d'airain et des gardes qui veillent!... et Richard, le redoutable Richard!..

MARGUERITE.

Écoute... (*Le conduisant vers la fenêtre.*) Tu vois ce soldat qui se promène sous cette fenêtre?

LE PRINCE.

Eh ! bien !

MARGUERITE.

Eh ! bien, lorsque minuit sonnera à l'horloge de la tour, ce soldat n'existera plus et sera tombé sans pousser un cri...

LE PRINCE.

Je ne vous comprends pas !

MARGUERITE.

Nous avons surpris le mot d'ordre; deux hommes devoués, couverts de l'uniforme des partisans d'Yorck, et conduits par l'intrépide Clifford, qui n'a pas quitté Londres, se chargent de relever la sentinelle... comprends-tu maintenant ?

LE PRINCE.

Après ?

MARGUERIE.

Une échelle de soie nous sera jettée à l'aide de laquelle nous irons les rejoindre... dès-lors, notre fuite est assurée.

LE PRINCE.

Merci !.. merci... mon Dieu ! mais à cette fenêtre sont des grilles... des barreaux de fer !

MARGUERITE.

Qui ne résisteront pas à l'acier de cette lime.

LE PRINCE, *avec enthousiasme.*

Donne, donne ma mère; à moi cet instrument de notre délivrance.

MARGUERITE.

Doucement ! oh ! doucement je t'en conjure *(A elle-même.)* tant de vastes projets, tant d'espérances, l'avenir de l'Angleterre, arrêtés devant la fenêtre d'un cachot !..*(Allant à son fils.)* Courage !.. courage, mon enfant ! le bruit de cette lime retentit là, dans mon cœur, si l'on venait... mon Dieu !.. mon Dieu ! qu'on ne vienne pas !..

LE PRINCE, *s'arrêtant et s'appuyant contre la muraille.*

Ma mère !..

MARGUERITE, *courant à lui.*

Ta pâleur !.. tes traits altérés !.. tes mains meurtries et sanglantes... pauvre enfant, tes forces t'abandonnent.

LE PRINCE, *se ranimant.*

Non, encore un effort et nous sommes libres !

MARGUERITE.

Soyons-le donc !

LE PRINCE, *ouvrant la croisée.*

Nous le sommes !

MARGUERITE, *avec transport.*

Oui !.. et Clifford peut venir. (*Minuit sonne.*) Cruelle anxiété !.. Du bruit en dehors... ce sont eux ! tout est accompli. . (*Se penchant en dehors.*) L'échelle... l'échelle !..

LE PRINCE.

Voici qu'on nous la jette.

MARGUERITE, *étendant le bras.*

Impossible de la saisir... Plus haut !.. Elle retombe encore ! Ah ! que faire !..

LE PRINCE.

Silence, ma mère, n'as-tu pas entendu?..

MARGUERITE, *referme la grille.*

Oui, de ce côté. . on s'avance... cette porte s'ouvre...

SCÈNE X.

LES MÊMES, TROLOPP, BOYET, *entrant par la gauche.*

TROLOPP, *entrant avec une lanterne sourde*

Hâtons-nous !.. Je suis curieux de savoir à qui nous aurons affaire.

LE PRINCE.

Qui va là?

MARGUERITE.

Qui êtes-vous ?

TROLOPP, *bas à Boyer*

Une femme et un enfant ! C'est drôle, j'aurais mieux aimé des hommes, c'est plus honorable...

MARGUERITE, *allant à eux.*

Ah ! qui que vous soyez... répondez à une mère qui tremble pour son fils... Vous ne répondez pas ? pouquoi ce farouche silence ? pourquoi marcher vers nous, muets et terribles ?.. Que voulez-vous ? ma mort ! celle de mon enfant ? (*Avec force.*) Vous n'arriverez à lui qu'après m'avoir égorgée

TROLOPP.

C'est vraiment dommage de te tuer, femme, mais il le faut.

MARGUERITE.

Il le faut !.. et pourquoi ? parce que sans doute on vous a jeté de l'or, en vous disant : « Du sang pour cela »... Eh bien ! Moi aussi j'ai de l'or; tenez, prenez... prenez donc... et ce n'est rien encore... plus tard, tout ce que vous souhaiterez, tout; Marguerite d'Anjou ne vous oubliera pas.

TROLOPP *et* BOYET, *reculant frappés de surprise.*

Marguerite d'Anjou !

MARGUERITE.

Ah ! l'on ne vous avait donc pas nommé vos victimes, de crainte que la grandeur du forfait ne vous fit pâlir et trembler; oui, je suis Marguerite d'Anjou, votre Reine.

TROLOPP.

Notre Reine !

MARGUERITE.

Marguerite ! entendez-vous?.. Et maintenant, assassinez-moi si vous l'osez... mais non, non, vous ne serez pas assassins; non, n'est-ce pas? (*Prenant son fils et le poussant dans leurs bras.*) Mes amis, je vous confie le fils de votre Reine; à vous la gloire de sa délivrance, à vous dès-lors, honneurs, titres et dignités.

BOYET.

Des richesses !

TROLOPP.

Un écusson à la place du gibet ! la bohémienne aurait donc menti?

MARGUERITE.

Vous hésitez?

TROLOPP.

Non, mais pas d'issue, et Richard qui attend...

MARGUERITE.

Que nous importe Richard ! (*Courant à la fenêtre.*) L'échelle !.. l'échelle ! (*La saisissant.*) Enfin !

TROLOPP.

A moi le reste ! (*Après avoir fixé l'échelle.*) Partons...

LE PRINCE.

Arrêtez... arrêtez. Ma mère, avant de nous éloigner, il nous reste un devoir à remplir. Mon père...

MARGUERITE.

Henri... où est-il?

LE PRINCE.

Là... dans ce cachot.

MARGUERITE.

Comment y pénétrer?

TROLOPP, *courant à la porte du cachot.*

Attendez, la lame de ce poignard.

LE PRINCE.

Oui, c'est cela.

TROLOPP.

J'en ai ouvert bien d'autres.

La porte cède et roule sur ses gonds; Marguerite et le Prince poussent un cri de joie, puis un cri de surprise en apercevant Henri enchaîné.

TROLOPP.

Enchaîné! Malédiction!

LE PRINCE.

Mon père!..

HENRI, *à la porte de son cachot.*

Vains efforts... Dérobez-vous à la fureur de nos ennemis.

LE PRINCE.

Vous abandonner!.. jamais!

Bruit au dehors.

TROLOPP.

Tout est découvert!.. tout est perdu!

MARGUERITE.

Du bruit!.. Richard!.. il monte... l'entendez-vous?.. c'est Richard!

HENRI.

Va-t-en... je le veux... je l'ordonne... Marguerite, sauve ton fils, et vous, mon Dieu, veillez sur eux.

MARGUERITE, *les yeux attachés sur son fils.*

Mon Dieu! veillez sur lui!

Le Prince descend le premier, Marguerite le suit; pendant ce temps, Trolopp et Boyet tiennent la porte. Trolopp descend le troisième, et fait signe à Boyet de tenir toujours la porte; mais les efforts do Richard ainsi que ceux des guichetiers font céder la porte. Boyet se cache derrière un pillier. — Richard, en entrant, cherche partout Marguerite et le Prince, et voyant la grille de la fenêtre ouverte, il s'écrie :

RICHARD.

Marguerite... sauvée!.. Ah!..

Boyet veut s'échapper; Richard l'aperçoit et le poignarde.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Une maison isolée, aux environs de Londres; appartement simple et modeste, porte à gauche; au fond, l'entrée principale et deux fenêtres qui, ouvertes, laissent voir un site sauvage; un étroit sentier tracé à travers des rochers et bordé de précipices est le seul chemin par lequel on puisse arriver à la mystérieuse retraite de lady Gray; car c'est là qu'habite secrètement Elisabeth. — Une table et tout ce qu'il faut pour écrire; une lampe; il est près de minuit. Au lever du rideau, Elizabeth en costume de paysanne, est assise devant la table et écrit, tandis que Alix sa nourrice, file à son rouet. On frappe rudement à la porte du fond, Elisabeth effrayée, se lève et court s'enfoncer dans la chambre à gauche; on frappe de nouveau, Alix va ouvrir; entrent Edouard et un homme d'armes.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDOUARD, ALIX, *l'homme d'armes,*

EDOUARD, *écartant un large manteau qui l'enveloppe, et lui cache la figure.*

C'est moi!

ALIX.

Sire!.. (*Edouard fait un mouvement.*) c'est-à-dire Mylord, car votre grâce m'a déjà défendu...

EDOUARD.

Assez, où est Elisabeth?

ALIX.

Dans cette chambre, où elle a couru s'enfermer, ne sachant si c'était vous qui veniez à pareille heure.

EDOUARD.

Va la rassurer, annonce lui qu'Edouard est ici, et n'a jamais souhaité plus ardemment sa présence... va... (*Alix entre dans la chambre à gauche. — Au soldat.*) Quant à toi, dont j'apprécie le zèle et le dévouement, tu connais mes intentions?.. tu es un brave, et en cas de danger, je compte sur toi... va te placer dans cet étroit sentier, le seul par lequel on puisse arriver jusqu'à cette habitation isolée; veille bien, et si quelqu'un voulait passer malgré toi, frappe, frappe sans pitié. (*à Alix qui rentre.*) Eh bien?

ALIX, *sortant de la chambre d'Elisabeth.*

La voici.

EDOUARD.

Allons, sors!... Et toi aussi, laisse-nous.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

EDOUARD, ELISABETH.

ELISABETH.

Edouard! mon Edouard chéri! comme tu viens tard, ce soir... et puis hier, je t'ai attendu si long-temps en vain.

EDOUARD, *avec enthousiasme.*

Ah! c'est qu'hier je travaillais à une œuvre de grandeur et de royauté; hier, j'abattais le trône des Lancastre, et j'élevais celui d'York.

ELISABETH.

Tout est donc fini?

EDOUARD.

Tout!

ELISABETH, *tombant à genoux.*

O mon roi!

EDOUARD, *la relevant et la pressant dans ses bras.*

Ton Roi!.. Non Elisabeth, mais ton amant... ton époux.

ELISABETH.

Ainsi donc plus de retraite, plus d'isolement, plus de contrainte! notre tendresse cachée jusqu'ici éclatera aux yeux de tous!

EDOUARD.

Enfant!.. qui ne voit dans ce grand événement dont retentira l'Europe étonnée qu'une chance de plus pour son amour!

ELISABETH.

Ah! c'est que mon amour est tout pour moi, c'est que je voudrais que nul n'ignorât combien je t'aime!

ÉDOUARD.

Bientôt, j'espère...

ÉLISABETH.

Bientôt... quel ennui!.. Vous venez chez votre femme comme vous iriez chez la femme d'un autre.

ÉDOUARD.

Toujours en bonne fortune!..

ÉLISABETH.

Mais enfin quand donc notre union cessera-t-elle d'être un secret?

ÉDOUARD.

Quand je serai fort et puissant par moi-même, quand je n'aurai plus à craindre les remontrances des pairs, les murmures des communes, et surtout les sollicitations de Warwick pour la oour de France.

ÉLISABETH.

Et jusques-là... il faut me résoudre à vivre ainsi, seule, sous ce déguisement, occupée sans cesse à compter les heures qui doivent s'écouler avant que tu sois auprès de moi! tu ne sais pas toi, les craintes et les soupçons que font naître la solitude et l'attente; tu auras un trône et de la gloire pour remplir les journées que tu passeras loin de moi, je n'aurai que mon amour, moi, mon amour et ma jalousie... et le galant comte Desmarches m'a appris á tout craindre du Roi.

ÉDOUARD.

Le comte Desmarches n'a pas toujours été l'époux d'Elisabeth. Il est vrai que profitant de l'éclat de mon rang et de ma naissance, j'ai su, alors que lady Gray était à un autre, tromper l'amour que j'avais pour elle par des intrigues que l'ennui et la coquetterie faisaient naître et mourir en un jour; mais depuis n'ai-je pas compris sa vertu? ne lui ai-je pas dit : Sois ma femme... le prêtre a reçu nos sermens, tu es déjà Reine pour moi, Elisabeth, et dans peu tu le seras à la face du royaume.

ÉLISABETH.

Ta femme... c'est le seul titre que je veux.

ÉDOUARD, *assis.*

Oui! m'a compagne toujours cherie, toujours sûre de l'être!

ÉLISABETH.

Toujours... Ah! Edouard, si tu me trompais, j'en mourrais d'abord... (*S'appuyant sur son épaule.*) Tiens, aujourd'hui même je t'écrivais tout cela; vois-tu, quand tu es loin de moi, t'écrire c'est tromper ma douleur, il me semble, à chaque mot que je trace, que tu dois l'entendre retentir à ton oreille, et alors je suis moins malheureuse.

ÉDOUARD.

Charmante!

ÉLISABETH.

Oh! tu peux lire, quand tu es arrivé... je me fâchais contre toi, et il me semblait encore que cela devait te faire venir plutôt. (*Elle prend la lettre sur la table; en ce moment, on entend l'homme d'arme qui est entré avec Edouard crier :* Rose blanche! *Elisabeth se levant brusquemrnt, et laissant retomber cette lettre :*) Dieu... quels sourds gémissemens!...

ÉDOUARD, *se levant et allant à la fenêtre.*

Ce sont les cris d'un homme qui expire!.. ce soldat qui m'ac-

compagnait! il était là... dans ce sentier... sur la montagne... ce soldat! Je ne le vois plus, que se passe-t-il donc?

SCENE III.

LES MÊMES, ALIX.

ALIX, *dans le plus grand désordre.*

Ah! Sire!.. Milady!

ÉDOUARD.

Parlez!

ALIX.

Plus bas, si l'on vous entendait... Trois hommes d'armes portant la Rose rouge viennent d'entrer dans la salle basse avec une femme.

ÉDOUARD.

Et cette femme?

ALIX.

Marguerite d'Anjou!

ÉLISABETH.

Marguerite!

ÉDOUARD.

Marguerite, c'est faux! Elle ne saurait être ici... Marguerite est à la Tour de Londres.

ALIX.

Sire, je vous le répète, c'est Marguerite d'Anjou.

ÉLISABETH.

Il faut fuir... Edouard!

ÉDOUARD.

Fuir!.. Combattre!

ÉLISABETH.

Ils sont trois, vous ne pouvez ainsi exposer votre personne. fuyez!

ALIX.

Impossible... ils montent... Ecoutez.

ÉLISABETH, *montrant la chambre.*

Ici... ici...

ÉDOUARD.

Là!.. Mais dans cette chambre, pas d'issue!..

ÉLISABETH.

N'importe, là du moins ils ne vous verront pas, et je pourrai peut-être...

ÉDOUARD.

Me cacher!

ÉLISABETA.

Ah! je vous en supplie... toi, Alix, va, amène du secours au Roi, et moi, pendant ce temps...

ALIX.

Oui, oui, je vous comprends... ah! les voici!..

ÉLISABETH.

Oh! viens, Edouard!

Elle l'entraine dans la chambre, et ferme la porte sur elle.

SCENE IV.

MARGUERITE, CLIFFORD, *trois Chevaliers*, ALIX.

CLIFFORD, *à Alix, qui cherche à s'échapper.*

Demeure!

ALIX.

Grâce... grâce... monseigeur!

CLIFFORD.

Pas un mot... pas un cri... ou je t'étends morte à mes pieds, comme ce soldat d'York qui nous barrait le passage.

MARGUERITE.

Vous êtes sûr, Milord, que ce soldat n'existe plus?

CLIFFORD.

J'en suis sûr, Madame; sanglant et près d'expirer, en vain se traînait-il dans la poussière, cherchant à se relever, et criant aux Roses blanches qu'on apercevait dans le lointain : *A moi! Marguerite est ici! à moi, Rose blanche!* Un second coup de poignard a étouffé sa voix.

MARGUERITE.

Femme, qui êtes-vous?

ALIX.

Une pauvre paysanne qui n'a rien fait pour mériter votre colère.

MARGUERITE.

A qui cette maison, où je vous trouve?

ALIX.

A moi... c'est-à-dire pas positivement... car après tout...

MARGUERITE.

Elle hésite... (*à un des chevaliers de sa suite*) qu'on la fasse sortir, et qu'elle soit gardée à vue jusqu'après notre départ.

ALIX, *à part, en sortant, les yeux tournés vers la porte à droite.*

Que vont-ils devenir?

SCENE V.

MARGUERITE, CLIFFORD, *deux Chevaliers.*

MARGUERITE.

Dieu soit loué, Messeigneurs! Enfin nous leur échappons!.. enfin nous n'entendon plus les cris d'alarmes, et la voix du terrible Richard! Quel courage vous avez déployé dans cette grande entreprise!

CLIFFORD.

Vous nous en donniez l'exemple madame.

MARGUERITE.

Oui, tant que mon fils était là, près de moi, je sentais redoubler mon énergie. Dites-moi, ce brigand, gagné à notre cause et à l'adresse duquel j'ai confié sa fuite afin de la rendre plus prompte et plus sûre, le croyez-vous incapable de trahison?

CLIFFORD.

Son intérêt nous répond de lui; par des voies détournées et connues de lui seul, il a du conduire le prince jusqu'au corps d'armée, réuni à la hâte par le comte de Montaigu et le baron d'Anglesey.

MARGUERITE.

Et ce corps d'armée vers lequel nous marchons aussi, où est-il?

CLIFFORD.

Sur les bord de la mer, là, derrière cette montagne.

MARGUERITE.

Quoi, cette montagne, rien que cette montagne me sépare de mon fils, et de mes partisans, et je reste ici! Partons, partons Mylords!..

CLIFFORD.

Y pensez vous? De nombreux détachemens parcourent les environs... Déjà vingt fois n'avons nous pas manqué d'être leurs proie?.. Tenez, regardez, dans ce moment encore, là-bas sur le revers des roches... Des lances et des casques qui brillent aux rayons de la lune!.. Roses-blanches!.. Warwick est à leur tête!

MARGUERITE.

Warwick!

CLIFFORD.

Au nom du ciel! madame ne sortez pas de cette retraite,

avant mon retour. Seul je dois me dévouer pour le salut de Votre Majesté. Je vais tenter d'arriver jusqu'à nos amis, jusqu'à votre fils, et s'il le faut, nous reviendrons tous vous arracher de ces lieux...

MARGUERITE.

Allez donc, et Dieu nous protége.

Il sort.

SCENE VI.

MARGUERITE, DEUX CHEVALIERS.

MARGUERITE.

Quelle anxiété!.. Ici, rester ici jusqu'à ce qu'il revienne!... Mais chez qui suis-je donc?... Cette femme... son hésitation.. ses craintes... et ce soldat qui s'est si bien défendu... (*Elle s'assied près de la table*). Des papiers! une lettre!.. il me semble connaître cette écriture... (*Elle lit.*) « Edourd... oui je vous le »répète... ce mystère m'est odieux; je suis votre femme, votre »femme légitime, et par des motifs de politique, me confinant »dans la retraite, vous n'osez avouer... » Où suis-je, grand Dieu! (*Lisant.*) « Vos visites mystérieuses, pendant la nuit, »lorsque seul sans escorte, vous vous rendez auprès de moi... »Seul, sans escorte!.. du bruit! du bruit à cette porte!.. il y a quelqu'un là, voyez mylords...

Les chevaliers s'avancent vers la porte du cabinet; au même instant Elisabeth en sort vivement et referme la porte sur elle.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISABETH.

MARGUERITE.

Lady Gray!.. J'étais loin, je l'avoue, de penser que la reine d'Angleterre fut chez lady Gray.

ELISABETH.

Moi-même, Madame, je ne m'attendais pas à récevoir Votre Majesté.

MARGUERITE.

Vous pouvez vous éloigner Mylords, je n'ai plus à craindre de trahison maintenant. Lady Gray est une de nos fidèles sujettes, que nous avons comblé de bienfaits aux temps de notre puissance, et qui ne peut l'avoir oublier aux jours de notre infortune. (*Bas.*) Ne sortez pas d'ici.

Les chevaliers se retirent.

ÉLISABETH.

Pourrais-je savoir, Madame, comment il se fait qu'à cette heure, Votre Majesté. . ?

MARGUERITE.

Ignorez-vous donc ce que tout l'Angleterre sait en ce moment? ignorez-vous que Marguerite d'Anjou n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était, qu'elle fuit proscrite et abandonnée ?.. Mais vous-même, chère Lady Gray... ce costume... cette retraite mystérieuse... *(Elisabeth fait un mouvement.)* oh! ne craignez rien, quel que soit votre secret, je le respecterai.

ÉLISABETH *avec embarras.*

Cette maison appartient à ma nourrice... et quant à ce costume, ce n'est qu'une fantaisie, un caprice de femme.

MARGUERITE.

J'entends... de femme qui aime la retraite.

ÉLISABETH, *à part.*

Elle ne se doute de rien!

MARGUERITE, *à part.*

Quel soupçon!.. cette lettre!.. *(Haut.)* Il était, en effet, dangereux pour une veuve aussi jolie de continuer à habiter la cour, et à braver les poursuites de nos jeunes et brillans Seigneurs... du galant Edouard surtout..

ÉLISABETH, *à part.*

Que veut-elle dire? *(Haut.)* Vous êtes la première, Madame, qui me tenez ce langage.

MARGUERITE.

Du reste, je vous parle d'un temps qui est loin de nous; car, maintenant un mariage secret unissant Edourd...

ÉLISABETH, *à part.*

Un mariage secret!

MARGUERITE, *à part.*

Elle se trouble! *(Haut.)* Et pourtant, dans peu de jours, la princesse Bône de Savoie sera à Londres, pour épouser Edouard.

ÉLISABETH.

Quoi! Madame, il en épouse une autre! Et celle qui est déjà sa femme?

MARGUERITE.

Il fera casser ce mariage par les Pairs du royaume, et avant un mois, l'église de Saint-Paul sera parée pour sa nouvelle épouse.

ÉLISABETH.

Mais, est-ce bien vrai, ce que vous me dites là, Madame? est-ce bien vrai?

MARGUERITE, *à part.*

C'est elle! (*Haut.*) Mais avant un mois, le Ciel peut favoriser nos armes. Malgré le petit nombre de mes partisans, Edouard peut encore tomber en ma puissance, et alors...

ÉLISABETH.

Ah! plus bas, plus bas, Madame!

MARGUERITE.

Que craignez-vous donc?

ÉLISABETH.

Dans le silence de la nuit, on ne sait pas jusqu'où peuvent retentir des paroles...

MARGUERITE.

Tout est tranquille, cette maison est déserte, et je ne suppose pas que personne...

ÉLISABETH.

Personne, Madame.

MARGUERITE.

C'est que, voyez-vous, le hasard seul ne m'a pas conduite ici; le secret du mariage d'Edouard peut me servir contre lui; ses visites mystérieuses à la jeune épouse, la nuit, seul, sans escorte, pourraient lui coûter cher... si moi-même, une nuit, comme celle-ci, feignant d'être égarée avec deux de mes guerriers, j'allais demander l'hospitalité dans la maison où Édouard l'usurpateur se livre, avec l'insousiance d'un amant, à tout son amour pour sa nouvelle compagne... Mais qu'avez-vous?.. vous pâlissez!..

ÉLISABETH, *qui recule involontairement vers la porte de la chambre.*

Moi!. non..

MARGUERITE, *la suivant.*

Croyez-vous que, pénétrant tout-à-coup au milieu de ces deux amans, qui n'auraient ni le temps de s'enfuir, ni la force de se défendre...

ÉLISABETH, *contre la porte.*

Oh! cette porte... on ne l'ouvrira qu'après m'avoir tuée.

MARGUERITE, *à part.*

Il est là!.. Ah! Clifford!.. Clifford! presse-toi d'accourir!

ÉLISABETH, *à part.*

Alix ne revient pas!

On entend un grand bruit d'armes.

MARGUERITE.

Qu'entends-je! ce sont eux!

ÉLISABETH.

Oui, oui... Alix ramène enfin Richard et les Roses blanches!

MARGUERITE.

Alix!. . un de mes Lords la garde à vue, elle n'a pu sortir. Ne vois-tu pas, enfant, que c'est Clifford qui vient avec mes Roses rouges. . .

ÉLISABETH.

Clifford !. . ah !

MARGUERITE.

Tu voulais être Reine, et tu trembles, Lady Gray!. . . Je t'épargnerai de souiller la couronne.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, WARWICK, *Chevaliers*, *Hommes d'armes.*

ÉLISABETH.

Les Roses blanches !

MARGUERITE.

Warwick !

WARWICK.

Marguerite d'Anjou, vous êtes ma prisonnière.

MARGUERITE.

Oui, Comte de Warwick, et vous êtes le seul dans l'armée que j'estime assez pour me rendre à lui sans murmurer. . . Ne baissez point ainsi la tête, Lady Gray, ces Lords croiraient que ma présence vous fait rougir.

WARWICK.

Lady Gray!. . ici !. sous ce costume!. .

MARGUERITE.

Eh quoi ! Comte de Warwick, et vous, Milords, vous ignorez que nous sommes chez elle !

WARWICK.

Chez Lady Gray !. comment se fait-il ?. .

MARGUERITE.

C'est donc à moi de vous instruire de ce qui se passe à la cour d'Edouard !.. Vous ne savez pas que cette noble dame!..

ÉLISABETH.

Par grâce. . .

MARGUERITE.

Que je sois donc la première à vous annoncer le mariage secret d'Edouard avec Lady Gray, et que je vous la présente comme votre Reine. Découvrez-vous, Milords, et accordez à cette femme l'honneur que vous n'avez pas cru devoir rendre à Marguerite dans les fers.

WARWICK.

Un mariage secret !. . . Lady Gray l'épouse d'Edouard !. . . cela n'est pas, cela ne peut pas être.

MARGUERITE.

Ah! vous croyez, Comte de Warwick, parce que, envoyé en ambassade auprès du Roi de France, vous avez épousé, au nom d'Edouard, la princesse Bône de Savoie, qu'il sait reconnaître ce que fait son Ambassadeur! vous croyez, parce qu'en brave et loyal Pair d'Angleterre, vous avez porté à Louis XI la parole d'Edouard, qu'Edouard va la tenir! il vous a fait mentir aux yeux de l'Angleterre, de la France, de l'Europe; il a mis en avant votre honneur pour vous déshonorer; il vous a choisi pour lui servir de jouet, il vous a choisi, vous, parmi tous les autres, et cela devait être, vous l'aviez fait Roi.

WARWICK.

Si je savais qu'Edouard se fût joué de mon honneur et de ma foi!...

MARGUERITE, *à part.*

Je suis sauvée.

WARWICK.

Répondez, Lady Gray, ce que dit Marguerite est-il vrai? répondez.

MARGUERITE.

Pourquoi ne pas interroger Edouard lui-même?

WARWICK.

Edouard!

MARGUERITE.

Est-ce encore à moi de vous apprendre qu'il est ici?

WARWICK.

Ici!

MARGUERITE.

Oui, Milord; vous veniez chercher votre ennemie pour la faire prisonnière, et vous y trouvez votre Roi, désertant son armée pour une femme. Il est là.

Elle montre la chambre

WARWICK.

Là!

ÉLISABETH.

Vous n'entrerez pas.

WARWICK

Qui serait assez téméraire pour vouloir m'en empêcher? A travers une armée, je briserais cette porte!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *sortant de la chambre, et restant devant la porte.*

C'est inutile... me voilà... Ce qu'a dit Marguerite est la

vérité. Cette femme est la mienne, c'est la Reine d'Angleterre, et j'entends qu'on la respecte à l'égal de moi.

WARWICK.

Comte Desmarches !

ÉDOUARD.

Oubliez-vous mon titre, Comte de Warwick ? Il n'y a plus de Comte Desmarches, il n'y a que votre Roi.

WARWICK.

Je ne reconnais pas pour mon Roi, celui qui me fait rougir et me déshonore... Et comment pourriez-vous gouverner un royaume, vous, qui ne savez ni garder la foi jurée par vos ambassadeurs, ni vous contenter d'une seule épouse, ni travailler au bonheur du peuple, ni vaincre vos ennemis ? Je vous ai fait Roi d'Angleterre, je vous dégrade de ce titre, et vous laisse Comte Desmarches.

ÉDOUARD.

C'en est trop; d'autres que vous prouveront que je suis toujours Roi. Milords, hommes d'armes, saisissez ce rebelle.

WARWICK.

Milords, hommes d'armes, sur votre vie, pas un pas.

ÉDOUARD.

Obéissez !

Grand silence parmi les soldats de Warwick.

WARWICK.

Vous le voyez; qu'est votre voix auprès de la mienne ? Ils la connaissent à peine, et la mienne, ils l'ont toujours entendue, dans la mêlée, pour les guider au plus fort du danger. Ils m'obéiraient à moi, si je leur disais : Sus au Comte Desmarches ! Mais j'ai pitié de vous, et je n'ai pas encore marqué votre heure. Noble Reine, quoique votre ennemi, j'ai toujours admiré votre courage. Edouard m'a puni de mes torts envers vous; à vous désormais mon bras, mon sang et mon épée.

ÉDOUARD.

Traître !

WARWICK.

Pas si haut ! Vous n'avez plus ici de défenseur; car ils me suivront tous ces braves; ils savent bien que Warwick ne peut les conduire qu'au chemin de l'honneur : amis, Roses-rouges, Roses-rouges !

Il jette la Rose blanche qu'il porte à sa cuirasse et la foule aux pieds.

TOUS, *imitant Warwick.*

Roses-rouges !

MARGUERITE.

Comte de Warwick, vous rendrez la couronne à mon fils. Jugez de ma reconnaissance, vous qui êtes père.

ÉDOUARD.

Ah! plutôt la mort que de souffrir plus long-temps...

WARWICK.

Tu souffriras pourtant, Comte Desmarches; j'ai bien souffert, moi, que tu me fisses manquer de foi; j'ai bien souffert que, sacrifiant au caprice d'une femme l'intérêt de ton peuple, tu n'aies pu faire lutter le serment solennel d'un noble Anglais contre les désirs d'un débauché; j'ai bien souffert que tu donnasses à Louis XI le droit de m'appeler traître et félon!... Mais, dans peu Louis XI apprendra que Warwick s'est chargé de venger les injures de Bône de Savoie, celles de Marguerite et la sienne; il apprendra qu'il a fait dernier sujet de l'Angleterre celui qu'il avait fait Roi, et qu'il tient en son pouvoir.

ÉLISABETH.

Grands Dieux!

WARWICK.

Oh! ne craignez rien, digne épouse, ce n'est pas ici que je prétends faire votre Edouard prisonnier... c'est sur un champ de bataille, c'est avec une armée; je veux qu'une honteuse défaite me le livre, je veux que son ignorance et sa légèreté perdent son armée, et le fasse maudire; alors, couvert de sang et de poussière, je marcherai vers lui, et le ferai crier merci; je l'enverrai à Bône de Savoie, pour être esclave... Mais ici, ici, il est seul contre tous, timide comme une femme, et n'osant affronter un regard; ici son infortune pourrait le rendre grand, je le veux déshonoré. Adieu, Comte Desmarches, je te jette la vie et la liberté, je les ramasserai sur un champ de bataille. Adieu. Vous, venez, Madame.

MARGUERITE.

Oui, sortons... Edouard, nous te laissons Lady Gray, et nous emportons la couronne d'Angleterre.

Marguerite sort la première, Warwick après. Tous les hommes d'armes les suivent. — Edouard tombe sur un fauteuil, et reste anéanti. Elisabeth est auprès de lui.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente une chambre dans le palais de Teukesbury; à droite une fenêtre; une table et un fauteuil; porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDOUARD, ELISABETH, *en costume de Reine.*

EDOUARD.

Oh! non, jamais, jamais, Elisabeth, je ne perdrai la mémoire de ce jour fatal ou l'orgueilleux Warwick, se séparant violemment de ma cause, me jeta ces terribles paroles: Edouard je vous ai fait Roi, je vous dégrade de ce titre et vous laisse Comte Desmarches!

ÉLISABETH.

Toujours ces menaces présentes à ton esprit!

ÉDOUARD.

Ah! c'est qu'elles ne tarderont pas sans doute à se réaliser. Warwick, c'est la victoire, c'est le trône! la fortune, qui depuis quelques années flottait incertaine entre Marguerite et moi, semble enfin s'éloigner sans retour. De quels revers ne suis-je pas accablé? Londres arraché de mes mains, le parlement convoqué, ma déchéance prononcé par ces mêmes hommes, qui naguères s'agenouillaient devant moi, Henri libre et triomphant, dans toute l'Angleterre à peine quelques lieues de terrain que je suis forcé de disputer pied-à-pied!.. enfermé dans Teukesbury, où nous sommes, je vois à chaque instant croître les forces de l'ennemi et diminuer les miennes... là-bas, dans la plaine un camp nombreux et des phalanges victorieuses, ici une armée qui a déjà fui, et à qui je puis à peine inspirer le courage du désespoir.

Grand bruit au dehors.

ÉLISABETH.

Ciel! ce bruit!.. ces cris!.. une révolte peut-être!

ÉDOUARD.

Rentrez Madame... Quoiqu'il arrive, votre place est auprès de vos deux fils... rentrez... moi je cours... *(Elisabeth sort par la droite, tandis qu'Edouard se dirige rapidement vers le fond, cris dans la coulisse.)* Mort à Trolopp! mort à l'envoyé de Warwick!

ÉDOUARD.

L'envoyé de Warwick, lui Trolopp, l'ancien brigand de la forêt d'Alton, que Marguerite a pris à ses gages!.. Trolopp le voleur !.. quel affront !.. ah ! je jure qu'avant qu'il ait ouvert la bouche, la lame de ce poignard l'aura étendu mort à mes pieds... mais qu'ai-je dit!.. c'est l'envoyé de Warwick!.. je dois l'écouter.

SCENE II.

ÉDOUARD, TROLOPP, *Lords*, *Officiers et Soldats.*

TOUS.

Mort à Trolopp ! mort à Trolopp!

ÉDOUARD.

Silence, Messeigneurs, pas un cri, pas une menace de plus.

TROLOPP.

Grand merci Comte Desmarches.

ÉDOUARD.

Oublies-tu que tu parles au Roi d'Angleterre?

Il va s'asseoir à gauche.

TROLOPP.

Comme il y en a plusieurs en ce moment chacun est libre de choisir.

ÉDOUARD.

En effet, je ne suis pas ton Roi ; car je jure bien que si parmi mes sujets je comptais un seul Trolopp, il ne vivrait pas une heure.

TROLOPP.

Je n'ai jamais douté, Monseigneur, de vos bonnes intentions à mon égard; mais excusez-moi, je ne suis pas venu aujourd'hui pour me faire pendre.

ÉDOUARD.

Non!.. Pourtant j'aurais bonne envie de te renvoyer au camp de Marguerite la corde au cou, traîné par le bourreau.

TROLOPP.

Libre à vous Monseigneur, de vous passer cette légère fantaisie... je me permettrai seulement de vous rappeler que, s'il tombe un seul cheveu de ma tête, ce ne sera pas sans quelque danger pour vous. Le Comte de Warwick, que je remplace en ces lieux, vous le déclare par ma bouche, et vous savez que le Comte de Warwick n'est pas homme à faire mentir son ambassadeur.

ÉDOUARD.

Oui, son ambassadeur!.. certes, personne mieux que vous n'était digne de représenter le noble Comte !

TROLOPP, *vivement.*

Auprès de vous, Monseigneur, et c'est pour cela qu'il m'a choisi, convaincu que nous ne pouvions manquer de nous entendre... oh! je connais la distance qui nous sépare, et je suis loin d'oser m'élever jusqu'à vous; mais, sauf cette distance, notre position n'est-elle pas à peu près semblable; chétif voleur de grand chemin, je m'emparais autrefois de la bourse et du manteau des passants, glorieux conquérant, vous, Monseigneur, vous vous êtes emparé d'un trône, qui ne vous appartenait pas..

ÉDOUARD.

Ah! pour châtier ton insolence, je donnerais volontiers d'un fouet de paille cent couronnes de bon or.

TROLOPP.

En fait de couronne, on sait que Monseigneur ne tient qu'à celle d'Angleterre.

ÉDOUARD.

Misérable!

Violente rumeur.

TROLOPP, *promenant sur l'assemblée un regard d'audace et d'assurance.*

Franchement, Messeigneurs, vous avez tort de chercher à m'intimider; jadis j'ai vu de si près la potence que rien ne saurait plus m'effrayer.

ÉDOUARD.

Il faut que le Comte de Warwick soit bien sûr de la victoire, pour me faire outrager ainsi par ta voix!

TROLOPP.

Des outrages! oh! pardon! pardon Monseigneur, d'avoir pu oublier un instant mon rôle d'ambassadeur, pour dire la vérité. Je me hâte d'y rentrer et j'arrive droit au but de ma mission. *(Avec force.)* Comte Desmarches, au nom de la Reine Marguerite d'Anjou, je viens vous sommer de mettre bas les armes, vous offrant dans ce cas une amnistie que sa clémence royale refusera, après une défaite.

ÉDOUARD.

Sortez à l'instant, misérable, sortez... car nousa vons ici des bourreaux... sortez!..

TROLOPP.

Je ne sortirai pas que je n'aye rempli ma mission jusqu'au bout; j'ai l'ordre de vous remettre ce projet de capitulation et d'attendre votre réponse... maintenant je me retire. Comte Desmarches, lisez, avec attention, ce que contient cet écrit; votre situation nous est connue... acceptez, il en est tems encore, des propositions qu'on ne renouvellera plus.... Le noble Comte de Warwick vous y engage, et vous savez qu'il

est de bon conseil?.. adieu, je viendrai chercher votre réponse... Adieu, Messeigneurs, sans rancune, quand vous serez vassaux de mon maître je ne vous en voudrai pas.

Il sort.

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* TROLOPP.

ÉDOUARD.

Vous l'avez entendu Milords, et cette insultante audace n'excite plus votre indignation et votre fureur! Les dernières paroles de cette homme n'ont elles laissé en vous d'autre impression que celle d'une honteuse terreur? ah! s'il en est ainsi, je vous dégage de vos sermens, je vous rends libres, allez au camp de Marguerite implorer la clémence de Warwick, allez supplier au lieu de combattre; seul, je reste ici, seul je saurai mourir.

Il déchire la capitulation.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RICHARD, CLARENCE.

ÉDOUARD.

Richard, Clarence, mes frères venez-vous partager mon malheur ou leur infamie?

RICHARD.

Ton malheur dis-tu?

ÉDOUARD.

Ils m'abandonnent; je n'ai plus d'armée.

RICHARD.

Dans quelques heures, Sire, vous en aurez une, et celle-là est vaillante et dévouée... je reçois à l'instant un message de Lord Hasting's; à la tête de 10,000 lances, il a attaqué et détruit le corps d'armée, que Warwick avait laissé à Barnett, et s'avance en toute hâte sur Teukesbury, traînant après lui quelques pièces de bonne artillerie.

TOUS.

De l'artillerie!

RICHARD.

Oui! le canon, ce puissant auxiliaire, ce régulateur des combats! le canon qui manque aux Lancaster, le canon qui tonna pour la première fois à la bataille de Crécy, et dont la grande voix, long-tems oubliée, résonnera demain pour proclamer notre triomphe, et le désastre de nos ennemis! Le canon contre lequel le génie de Warwick ne peut rien! Le canon qui gronde, éclate, et tue les bataillons d'un seul coup, comme l'épée tuerait un seul homme!

TOUS.

La bataille ! la bataille !

ÉDOUARD.

Ah ! je vous retrouve enfin !

RICHARD.

Amis, c'est moi qui vous commanderai ! et je jure que quiconque reculerait d'un pas n'en ferait point un second en arrière. Que tout soit prêt pour demain au lever de l'aurore ; Clarence tu combattras à mes côtés.

CLARENCE.

Et je ne broncherai pas, je t'en réponds ; car demain je ne veux m'enivrer que de gloire.

TOUS.

La bataille ! la bataille !

Ils sortent.

SCENE V.

ÉDOUARD, RICHARD.

ÉDOUARD, *avec enthousiasme.*

Hasting's ! 10,000 lances !.. la victoire !.. tu l'as dit, frère la victoire !

RICHARD.

Oui ! mais une victoire certaine et décisive. Edouard, il faut prendre nos mesures de telle sorte que nous exterminions tout ensemble les Lancaster et leur parti... Me comprends-tu ?

ÉDOUARD.

Parle, parle Richard.

RICHARD.

S'il ne s'agissait que de combattre ma lance serait prête, et ma hache aiguisée ; si j'étais sûr que, dans la mêlée, Warwick se trouvât face à face avec moi, je ne m'inquiéterais ni de Warwick ni de Margerite... mais je ne fendrai peut-être le crâne qu'à quelques misérables hommes-d'armes, et eux, ils nous échapperont avec la victoire... Il faut que Marguerite et Warwick tombent entre nos mains, seuls, désarmés, que nous puissions jouir de leur humiliation, de leurs larmes, et les voir mourir lentement au milieu des outrages. Ah ! si j'étais Roi, je donnerais ma couronne pour cet instant de vengeance !

ÉDOUARD.

Mais c'est une trahison que tu me proposes là !

RICHARD.

C'est un jeu de Prince et de Roi... jeu auquel on a plus d'une fois gagné des sceptres et des diadêmes.

Moment de silence.

ÉDOUARD, *après avoir réfléchi.*

Et quels sont tes moyens de réussir?

RICHARD, *tirant de son sein un papier qu'il lui remet.*

Tiens, lis!

ÉDOUARD.

En effet... ce plan est infaillible... mais qui l'exécutera?

RICHARD.

Un homme sûr et dont je réponds. (*S'approchant d'Edouard qui réfléchit de nouveau.*) Eh bien?

ÉDOUARD, *allant au fond, sans lui répondre.*

Qu'on fasse rentrer l'ambassadeur de Lancaster.

SCENE VI.

LES MÊMES, TROLOPP, SUITE.

TROLOPP, *avec insolence.*

Qu'a décidé le Comte Desmaches?

ÉDOUARD.

Qu'on le pende sur cette terrasse.

RICHARD, *bas à Edouard.*

Bien, mon frère, je t'ai compris.

ÉDOUARD, *de même.*

A toi le reste.

TROLOPP.

Pendu!.. allons, la bohémienne n'en aura pas le démenti!.. Adieu noble Comte, adieu Duc de Glocester! je vais chez le diable vous retenir deux bonnes places; car j'espère bien que Warwick ne tardera pas à vous envoyer me rejoindre. (*Aux hommes d'armes qui l'entourent.*) Marchons mes braves!

RICHARD.

Pardieu, camarade, de l'humeur dont tu es, ce sera chose fort divertissante que de te voir danser en plein air, et j'y veux assister...

TROLOPP.

A tes souhaits Richard le bossu!..Tu apprendras comment on allonge le cou, et ce sera une leçon pour toi qui l'as rentré dans les épaules.

RICHARD.

Ah! pourquoi ne peut-on tuer un homme deux fois!.. Suivez-moi.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, *seul.*

C'en est donc fait! entre Édouard et Warwick plus d'accommodement; plus de paix, entre Yorck et Lancaster. Il faut qu'Yorck ou Lancaster disparaisse à jamais. Guerre, guerre à mort!.. C'est une grande partie que celle dont dépend la couronne d'Angleterre!.. jusqu'ici joueur calme et impassible, j'avais su me contenir; mais aujourd'hui, la prudence a fait place à la colère... Aujourd'hui je joue ma dernière chance sur un échafaud; avec le cadavre de cet insolent envoyé, j'attache au gibet ma ruine ou celle de mes ennemis...Je leur jette pour gage de bataille la corde qui a servi à pendre leur ambassadeur, et cette corde, il faut qu'elle leur reste ou qu'elle me revienne!.. Le tout pour le tout, vaincre ou mourir!.. (*La nuit commence.*) Je vaincrai, oui, la victoire, une double victoire, celle que donne les armes, et celle que donne la trahison... Alors, pour moi ce vaste royaume, pour Warwick la largeur d'un cercueil! Alors, des cris de joie et de triomphe! alors, la paix avec ses trésors!... Des fêtes et des plaisirs!... Les arts m'environnant de leurs prestiges! Tout ce qu'il y a de grand et d'illustre en Angleterre se rangeant autour de moi! de brillantes assemblées, des danses joyeuses, des flots de lumières, des femmes au doux sourire et à la voix énivrante! Alors enfin le trône où je siègerai, non plus couvert d'une cuirasse d'acier, mais vêtu d'or et de soie! O puissance, ô bonheur. (*après un moment de silence s'approchant d'une fenêtre.*) La nuit est venue! comme le ciel est sombre (*Tonnerre*) L'orage s'étend et gronde au loin!.. l'éclair brille! la joie dans mon âme et la tempête au dehors! serait-ce un sinistre présage? (*La foudre éclate.*) Pour la première fois mon cœur s'agite... vaine terreur! Un chevalier qui tremblerait comme un enfant au bruit du tonnerre! ah! ce serait pitié!.. (*Allant au fond et appelant.*) Holà, quelqu'un! (*Entrent deux écuyers.*) Que demain au point du jour mon cheval de bataille soit prêt, qu'on dispose aussi ma bonne armure, celle que je portais à Exham et à Tenton... allez... (*Redescendant la scène et se laissant tomber sur un sopha.*) Et maintenant que le tems se mesure à mon impatience, que les heures s'écoulent promptes et rapides... demain!.. Oh! c'est une éternité, quand on attend et désire!..Mais... malgré moi...je sens ma tête s'appesantir... Mes membres s'engourdissent... mes yeux se ferment...Vainement je lutte...le sommeil me domine et m'accable... (*S'assoupissant par degré.*) Marguerite! Warwick!.. Le trône! oh! oui le trône!..

Il s'endort, et bientôt commence pour lui un rêve affreux. Il est transporté à Westminster. au milieu de la sépulture des rois. Quatre

tombes s'offrent à ses regards; sur la première, est assis un homme armé d'une torche, la tête et le corps voilés d'un long crêpe. Cet homme se lève, s'approche lentement d'Edouard et le prend par la main.

ÉDOUARD, *au spectre.*

Où me conduis-tu ?

LE SPECTRE.

Dans l'avenir!

Ils marchent en silence; arrivé près de la première tombe, le spectre s'arrête et la montre du doigt à Edouard effrayé.

ÉDOUARD.

Quelle est cette tombe ?

LE SPECTRE.

Celle du Prince de Galles, du fils de Henri VI.

ÉDOUARD, *devant la deuxième tombe.*

Et celle-ci ?

LE SPECTRE.

Celle de Henri de Lancaster lui-même.

ÉDOUARD.

Morts!..

LE SPECTRE.

Par le meurtre...

ÉDOUARD.

Qui les a tués ?

LES SPECTRE.

Moi...

Ils marchent de nouveau.

ÉDOUARD, *devant la troisième tombe.*

Et celle-ci ?

LE SPECTRE.

Celle de ton frère, le Duc de Clarence.

ÉDOUARD.

Clarence!.. mon frère!.. mort!.. mort aussi!..

LE SPECTRE.

Par le meurtre!

ÉDOUARD.

Qui donc l'a tué ?

LE SPECTRE.

Moi...

ÉDOUARD.

Toujours toi!

LE SPECTRE, *l'entraînant violemment vers la quatrième tombe.*

Marche donc!

ÉDOUARD, *cherchant à se dégager.*

Laisse-moi... oh! laisse-moi!

LE SPECTRE.

Non, il nous reste celle-là.

(*Il pousse Edouard jusqu'aux marches du monument, l'y retient de force, soulève la pierre qui recouvre la tombe et brandissant sa torche y jette une affreuse clarté.*) tiens regarde!

Un coup de tamtam se fait entendre.

ÉDOUARD.

Cette tombe!..grand Dieu! elle est vide!

LE SPECTRE.

Celle de tes enfants!

ÉDOUARD.

Qui donc les y précipitera?

LE SPECTRE.

Celui qui aura tué le Prince de Galles, Henri VI, le Duc de Clarence; celui qui aura le bras assez ferme pour porter le poignard ou la hache, en attendant qu'il porte le sceptre... moi!

ÉDOUARD.

Mais toi, qui te révèles ainsi, qui es-tu donc?

LE SPECTRE, *arrachant le voile qui le couvre et paraissant aux yeux d'Edouard, le diadême en tête, et couvert des habits royaux.*

Votre successeur à tous! Richard III!

Edouard pousse un cri d'horreur et s'éveille tout a disparu!

ÉDOUARD.

Là! il était là!.. Je le vois encore... Ah! plutôt ne jamais régner.

RICHARD, *entrant en costume de guerre.*

Sire!..

EDOUARD, *reculant épouvanté.*

Richard!..

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, RICHARD, *deux* ÉCUYERS *portant l'armure du Roi,* LORDS OFFICIERS SOLDATS.

RICHARD.

Debout, Sire! l'aurore commence à poindre et la trompette

retentit. Écoutez!.. c'est le signal du combat; armez-vous donc, et marchez à notre tête.

ÉDOUARD.

Non, je ne m'armerai pas!..non, je ne marcherai pas à l'ennemi... j'entends, je veux traiter avec Warwick, je veux traiter à tout prix... son envoyé, où est-il? qu'on le cherche... qu'on me l'amène.

RICHARD.

Votre raison s'égare... vous oubliez que vous avez vous-même ordonné son supplice.

ÉDOUARD.

C'est vrai!.. Qu'ai-je fait!.. fatale précipitation! N'importe, tout peut encore se réparer... je mettrai bas les armes, je descenderai du trône... je renonce à nos infâmes projets... je renonce au succès de la trahison... Que cet homme choisi par toi ne parte pas!

RICHARD.

Il est trop tard, le voici qui s'éloigne de toute la vitesse de son coursier.

ÉDOUARD, *tombant accablé.*

Ah! il faudra donc que ma destinée s'accomplisse!..

RICHARD.

Ecuyers, armez votre Roi.

ÉDOUARD.

Eh bien! oui, le sort en est jeté, plus d'indignes faiblesses... je serai Roi, je mourrai Roi... Mes armes!.. mes armes!..

RICHARD.

Viens, frère, nous combattrons ensemble...

ÉDOUARD, *ne pouvant réprimer un mouvement d'effroi.*

Non.., moi, à l'aîle droite, toi à l'aîle gauche!

RICHARD, *à part.*

Ah! quand pourrai-je moi-même marquer ma place...

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente une des salles du palais de Teukesbury; au fond, à droite, une terrasse; dans le lointain les remparts de la ville; de l'autre côté à gauche une salle de festin, fermée par des portes vitrées; au premier plan une table et un fauteuil.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, LE PRINCE DE GALLES, HENRI VI, LORDS ET SEIGNEURS.

MARGUERITE.

A nous Teukesbury avec ses hautes tours, ses solides murailles et sa nombreuse garnison !

HENRI.

A nous ce Palais, où Edouard, commandait en maître, et d'où nôtre fortune l'exile.

LE PRINCE.

Edouard ! qu'il était loin de s'attendre ce matin, lorsqu'il descendit dans la plaine que cette ville, qui gémissait sous son despotisme, arborerait nos couleurs, nous appellerait à elle et lui fermerait ses portes !

CRIS EN DEHORS.

Dieu garde la Reine Marguerite, et le Prince de Galles!

MARGUERITE, *allant au balcon.*

Merci! merci! mes amis!.. partout dans l'enceinte de ces remparts des cris d'allégresse, et bientôt, là-bas, dans la plaine où l'on combat encore des cris de victoire.

HENRI.

Le ciel vous entende !

MARGUERITE.

Warvick n'est-il pas invincible ?

On entend le canon.

LE PRINCE.

Grand Dieu quel bruit horrible !.. mon père qu'est-ce donc que cela ?

HENRI.

Le canon !

LE PRINCE.

Mon père, me retiendrez-vous encore? faudra-t-il qu'on dise que le Prince de Galles se tenait caché derrière les remparts de Teukesbury, tandis que ses amis mouraient pour lui!

HENRI.

Et que prétends-tu ?

LE PRINCE.

Me jeter au-devant des fuyards, les arrêter, les rallier et les ramener à l'ennemi; à l'aspect d'un enfant qui vient combattre, les hommes combattront aussi.

MARGUERITE.

Va, va, mon fils !

HENRI.

Tiens, prends cette épée, je ne songe plus qu'à ta gloire.

LE PRINCE.

Amis, Roses-rouges ! St-George et mon droit !

TOUS.

Rose-rouge !..

Au moment où ils vont sortir entre Warwick, suivi de quelques officiers.

LE PRINCE ET HENRI.

Warwick !

SCENE II.

Les Mêmes, WARWICK.

WARWICK.

Il arrive sans casque, sans armure, pâle, dans le plus grand désordre, un tronçon d'épée à la main.

Qui demande Warwick ? (*Avec égarement.*) Qui veut jouir de son humiliation et de sa défaite?.. qui veut le voir repoussé, vaincu par Edouard ?.. approchez... approchez... voyez, ils ont brisé mon armure, et ils ne m'ont pas tué!.. et il ne m'est resté que ce tronçon d'épée avec lequel je n'ai pu me donner la mort... tenez, voyez. (*L'appuyant contre sa poitrine.*) Voyez, ce fer ne peut aller jusqu'à mon cœur, il blesse et ne tue pas!

HENRI.

Warwick, revenez à vous.

LE PRINCE.

Vous êtes au milieu de vos amis.

WARWICK.

Des amis ! je n'en ai plus... lequel de vous veut l'être encore ? celui-là qu'il me prête son épée, afin que je ne survive pas à ma honte... celui-là qui pourra faire écrire sur ma tombe : War-

wick tué de ses propres mains, pour avoir été vaincu une fois en sa vie, oh ! celui-là sera bien mon ami !.. Une épée, par pitié une épée.

LE PRINCE.

Est-il possible ! Warwick demande une épée pour ne pas la tirer contre Édouard !

MARGUERITE.

Quelle lâcheté !

WARWICK.

Une lâcheté !

MARGUERITE.

Celui qui déserte son devoir, celui, sur qui toute une armée a les yeux fixés, à qui elle demande des leçons d'énergie, et qui ne lui en donne que de faiblesse et de désespoir, celui-là est un lâche.

WARWICK, *s'élançant près d'elle.*

Marguerite !

MARGUERITE.

Oui, c'est un lâche.

WARWICK.

Ah !.. mais vous êtes une femme... S'il existait dans le monde un homme assez téméraire pour oser me redire ce mot, à moi, en face...

LE PRINCE.

Que feriez-vous ? vous n'avez pas même une épée.

WARWICK, *avec une fureur concentrée.*

Prince de Galles, vous êtes Monseigneur et maître, je vous ai juré foi, respect et hommage, mais par le salut de mon âme ne me regardez pas ainsi en souriant de dédain, et surtout, ne répétez pas ce que votre mère a dit ; car bien que vous soyez Prince royal et moi simple Gentilhomme, je jure que je ne supporterai pas un pareil outrage.

LE PRINCE, *avec ironie.*

Edouard vous outragea et vous n'êtes point vengé !

WARWICK.

Prince de Galles, si je n'étais sans armes !..

LE PRINCE.

Qu'à cela ne tienne. *(A ceux qui l'entourent.)* Une épée au noble Comte.

HENRI.

Mon fils !

MARGUERITE

Oui, une épée, je le veux, je l'ordonne.

HENRI.

Marguerite !

MARGUERITE.

Fut-ce contre mon fils, je suis curieuse de savoir comment le faible Warwick s'en servira.

WARWICK, *s'emparant de l'épée qu'on lui présente, et s'élançant sur le Prince.*

Ah! c'en est trop...

LE PRINCE, *offrant sa poitrine.*

Frappez... à cet élan j'ai reconnu Warwick, frappez; mais que cette épée. teinte de mon sang, se tourne ensuite contre nos ennemis.

Warwick s'arrête frappé de ce mouvement.

MARGUERITE.

Merci! oh! merci, mon fils, tu as rendu à l'armée son chef, à nous nôtre soutien, Warwick s'est levé et avec lui se lève la victoire... mais le temps presse, Mylord, que décidez-vous?

WARWICK.

Qu'il faut vaincre à tout prix... Lords, Chevaliers, Hommes d'armes, je ne réclame que la première part du péril...mon cheval de bataille je le tue de mes propres mains; Chevaliers que chacun de vous en fasse autant, combattons à pied et combattons jusqu'à ce que la victoire ou la mort s'en suive... point de vaine distinction... hauts et puissans Seigneurs, Soldats obscurs et ignorés, le danger vous rend égaux en ce jour... sera de meilleure race celui, dont le cœur battra mieux à la vue d'un poste à enlever, ou d'un étendard à conquérir; la véritable noblesse est celle qu'on ramasse au champ d'honneur, à la pointe de l'épée.

TOUS, *avec enthousiasme.*

Marchons!

WARWICK.

Oui, mais en courant à la mort il faut courir à la victoire; du haut de ce balcon un coup d'œil dans la plaine, et je vous rejoins.

LE PRINCE.

A vos côtés, Warwick, je ne vous quitte plus.

Ils s'éloignent par la galerie, s'avancent sur le balçon, s'avancent encore et bientôt disparaissent aux yeux des personnages restés en scène.

HENRI.

Cruelle anxiété!

Moment de silence pendant lequel le bruit du canon augmente et se rapproche.

MARGUERITE.

Toujours ce bronze qui tonne! les coups se multiplient!.. ils se rapprochent!.. ils arrivent jusqu'à ce palais!

HENRI.

Grand Dieu !

MARGUERITE.

Qu'avez-vous, Sire ?

HENRI, *l'entraînant vers le balcon.*

Là, de ce côté... tout est brisé... tout vole en éclats.

MARGUERITE.

Mon fils !.. Warwick!.. arrêtez, revenez... revenez donc, mais ils sont perdus !

Violente agitation; un grand bruit, tout le monde demeure comme frappé de terreur, des cris se font entendre, le Prince rentre dans le plus grand désordre.

LE PRINCE.

Du secours ! du secours !

HENRI, *courant à lui.*

Warvick ?..

LE PRINCE.

Atteint d'un coup mortel,... là... sur ce balcon.

On va pour se précipiter hors de scène, Warwick parait, se traînant, la main sur sa blessure.

TOUS.

Grand Dieu !

WARWICK.

Victoire ! victoire ! pour nous... je tiens ma bataille... je la tiens maintenant.

MARGUERITE.

Mais votre sang coule... cette blessure... la mort peut-être.

WARWICK.

Mourir, oui, mais mourir en triomphant... oh ! je vous l'ai dit, je tiens ma bataille... de l'encre... du parchemin.

On le conduit près d'une table, il s'asseoit, tout le monde l'entoure en silence.

WARWICK, *après s'être recueilli un instant, prenant la plume et traçant ses positions.*

L'aile droite de l'ennemi. Ici de ce côté, l'aile gauche.., Richard, qui la commande, a tourné le corps du Marquis d'Anglesey, et s'appuyant sur le bourg d'Okenfeld, cherche à opérer sa jonction avec Édouard... Édouard refoulé de toutes parts et acculé à la Severne est perdu, si ce mouvement ne s'opère... or donc... Oui, mais cette ligne est bordée par l'artillerie de Lord Hastaing. *(Se frappant le front.)* Fou que j'étais !.. allons, allons, plus rien qui m'arrête... approchez tous et recevez mes ordres... Comte de Montaigu courez vous mettre à la tête des

archers écossais, et portez-vous sur le flanc droit de Richard. Baron d'Anglesey, conduisez 1500 hommes contre lord Hasting que vous occuperez une heure... faites vous tuer s'il le faut. *(Au prince.)* Pendant ce tems-là, vous, Monseigneur, prenant le commandement de l'arrière garde...

Sa voix qui s'est affaiblie par degré expire sur ses lèvres.

MARGUERITE.

O ciel ! cette pâleur! votre voix presque éteinte!..

WARWICK.

Non, non, je puis achever... il faut que j'achève et...

Il fait un nouvel effort, sa tête retombe sur sa poitrine, il perd connaissance.

LE PRINCE.

Il est mort !

HENRI.

Warwick! il ne nous entend plus.

MARGUERITE.

Et pourtant chaque instant est un siècle... que faire? que résoudre?.. ah! il reprend ses sens! il va parler! non rien... Warwick! rien encore !..

Warvick qui s'est ranimé peu-à-peu, promène autour de lui un regard morne et vague, il fait un mouvement, tout le monde se presse.. il expire... consternation générale. On entend un grand tumulte et des cris dans le lointain.

LE PRINCE.

Victoire pour Yorck!

CRIS, *au loin.*

Victoire! vive Yorck!

LE PRINCE.

Tenez, voyez ma mère, la déroute est complète, nos soldat dispersés fuyent de toutes parts, ils accourent vers nos murailles, vaincus et tremblants.

MARGUERITE, *avec angoisse, les yeux attachés sur Warwick.*

Et sa voix ne peut plus les rallier! *(Après un moment de silence.)* Sire, et vous, mon fils, rendez-vous avec l'élite de nos partisans dans la citadelle qui domine la ville, elle est forte et bien défendue; vous y serez en sûreté.

LE PRINCE.

Mais vous, ma mère?

MARGUERITE.

Moi, je reste ici afin de tout voir et de tout connaître.

HENRI.

Et pourquoi n'y resterions-nous pas comme vous?

MARGUERITE.

Parce que ma vie ou ma mort importe peu aux destinées du pays... parce qu'en moi il n'y a qu'une femme, une mère et qu'en vous il y a le Roi d'Angleterre et l'héritier de sa couronne.

LE PRINCE.

Nous séparer! et si quelque danger vous menaçait ensuite et que nous ne fussions pas là pour vous défendre?

MARGUERITE.

Rassure-toi, mon fils, je t'appellerai alors... et vous aussi, Henri je vous appellerai... un signal prompt et rapide... le drapeau de Lancaster placé sur ce balcon.

LE PRINCE.

Le drapeau des Lancaster! oui, c'est cela... vous nous le promettez?..

MARGUERITE.

Je vous le jure, mais hâtez-vous.

Ils sortent.

Marguerite redescendant la scène et s'arrêtant devant le corps de Varwirck que ses compagnons d'armes entourent, mornes et silencieux.

Vous pleurez, Mylords!.. ah! vous avez raison..pleurez sur la gloire de l'Angleterre et sur la fortune des Lancaster, que Warwick emporte avec lui dans la tombe... qu'on prépare de grandes funérailles au grand homme, je veux que cette pompe soit digne de celui qui a fait des Rois; et des Rois qu'il a faits. Allez... mais que nous veut Clifford?

Clifford entre avec précipitation; il s'arrête et s'incline devant le cortège funèbre, qui s'éloigne lentement par la galerie.

SCENE V.

MARGUERITE, CLIFFORD, *un Page dans le fond.*

MARGUERITE.

Eh bien! Duc, quel nouveau désastre venez-vous nous annoncer?

CLIFFORD.

Un désastre!.. dites un triomphe, Madame; apprenez que parmi les prisonniers tombés en nos mains, durant cette terrible journée, sont les chefs de l'armée ennemie.. les fils d'York en personne.

MARGUERITE.

Les fils d'Yorck en ma puissance! oh! non, vous me trompez.. je n'ose y croire.

CLIFFORD.

Croyez à votre fortune, Madame.

MARGUERITE.

Elle m'épouvante !

CLIFFORD.

Songez plutôt à en profiter... les trois Princes sont là, Madame; qu'ordonnez-vous ?

MARGUERITE.

Là! tous les trois!.. ah ! vous aviez raison, c'est un triomphe, un triomphe complet et auquel doivent assister le Roi et mon fils !.. *(Au Page.)* Le drapeau de Lancaster... qu'on l'apporte à l'instant et qu'il qu'il soit planté sur ce balcon... *(Le Page sort.— A Clifford.)* Et maintenant que les coupables paraissent devant leur juge.

CLIFFORD.

Tous trois ensemble ?

MARGUERITE.

Non, Richard d'abord... vous vous tiendrez avec ma garde dans cette galerie.

Cliffort s'éloigne.

SCENE VI.

MARGUERITE *puis* RICHARD.

MARGUERITE.

Richard! ah ! sachons lui rendre tous les maux qu'il m'a causés. *(Avec une douceur affectée à Richard qui entre. conduit par deux soldats, qui se tiennent au fond.)* Approchez, Duc de Glocester, approchez encore.

RICHARD, *humblement.*

La crainte, le respect...

MARGUERITE.

Entre Princes la distance ne doit pas être aussi grande; vous avez vu de trop près la couronne d'Angleterre pour qu'elle ait rien qni puisse vous éblouir.

RICHARD.

Sur votre front, Madame, elle acquiert un éclat tout nouveau.

MARGUERITE.

En vérité, Mylord, vous êtes d'une galanterie!.. mais cela ne m'étonne pas depuis long-tems vous m'avez mise à même d'apprécier vos bonnes dispositions à mon égard.. La dernière fois que nous nous sommes vus; ce fut, je crois, à la tour de Londres.

RICHARD.

Votre Majesté daignerait s'en souvenir ?

MARGUERITE.

Oh ! j'ai de la mémoire; je n'ai point oublié la courtoisie avec laquelle vous m'avez accueillie... aussi ai-je voulu vous voir, le premier, pour vous témoigner une reconnaissance...

RICHARD.

Qui égalera mes bienfaits?

MARGUERITE, *se levant avec fureur.*

Non ! car quel que soit le châtiment que je te réserve, Richard, il sera encore au-dessous de tes forfaits. Geolier de la tour de Londres, toi qui chargeais de fers les mains de Henri de Lancaster, ton Roi, toi, qui étouffais son fils dans un cachot et qui trop lâche pour tuer de ta main une femme et un enfant, envoyais pour cela des assassins à gage, misérable Richard, je te tiens donc enfin!

RICHARD.

De grâce, écoutez-moi.

MARGUERITE.

Eh ! que pourrais-tu me dire qui ne fut un blasphême contre le ciel, et les hommes qui te maudissent.

RICHARD.

Que la clémence étouffe en vous la colère ! Marguerite, ne souillez point votre gloire par un crime; pitié pour moi, pitié pour Édouard et Clarence!

MARGUERITE.

Oui, pour Édouard et Clarence peut-être, mais toi, oh ! tu mourras non la nuit, dans un cachot; mais en plein jour, à la face du peuple Anglais, qui t'exècre... Eh ! bien ! tu te tais? oh ! tu as raison, tu aurais beau prier... je serais sourde à tes prières.

RICHARD.

Point de pardon ! *(On entend un grand bruit au dehors... Richard avec force et changement de ton.)* Marguerite, point de pardon.

CRIS, *au dehors.*

Vive Rose blanche!

MARGUERITE.

Dieu ! ces cris !...

NOUVEAUX CRIS.

Vive Yorck!

RICHARD.

Vive Yorck ! entends-tu Marguerite, ils crient vivent Yorck !

MARGUERITE.

Trahison ! à moi Clifford.

RICHARD.

Il ne vous répondra pas... son corps sanglant, étendu dans cette galerie, n'est plus qu'un cadavre.

MARGUERITE.

Et qui l'a frappé?

RICHARD.

Les soldats à qui vous commandiez, et qui n'obéissaient qu'à nous.

MARGUERITE, *avec angoisse.*

Ah !..

RICHARD.

Insensée, qui te croyais la prudence en partage! faible femme, qui voulais lutter contre des hommes! Eh bien! qu'en penses-tu? avons-nous bien pris nos mesures? Cette ville qu'on te livrait, ces soldats qui passaient à toi, cette captivité imaginaire qui nous mettait entre tes mains, tout cela était notre ouvrage. Ah ! ah ! ah ! pauvre femme !..

MARGUERITE.

Oui, bien malheureuse, n'est-ce pas? et pourtant Richard, ton triomphe n'est pas tel qu'il ne te laisse rien à désirer.

RICHARD.

Eh! que souhaiter de plus?. . . Marguerite d'Anjou dans les fers.

MARGUERITE, *avec transport.*

Henri VI et le Prince de Galles dans la citadelle!

RICHARD.

La citadelle se rendra.

MARGUERITE.

Jamais!

RICHARD.

Nous la prendrons.

MARGUERITE.

Peut-être.

RICHARD.

Elle tombera... soit par la force, soit par la ruse.

MARGUERITE.

La ruse! ah! dis donc cela, Richard; oui, la ruse, la trahison; voilà tes armes à toi, mais grâce au ciel, cette fois, elles seront impuissantes contre ma prévoyance.

RICHARD, *réprimant un mouvement de surprise.*

Votre prévoyance!

MARGUERITE.

Ce calme!.. cette assurance!.. ce sourire!.. M'aurait-on trahie?.. Sauriez-vous?

RICHARD.

Je sais tout.

MARGUERITE.

Le signal?

RICHARD, *se tournant vers elle.*

Il y a donc un signal?

MARGUERITE.

Qu'ai-je dit?

RICHARD.

Je prétends le connaître.

MARGUERITE, *avec force.*

Non!

RICHARD.

Parlerez-vous, Madame?

MARGUERITE.

Je ne parlerai pas!

RICHARD.

Je le veux..

MARGUERITE, *d'un ton calme.*

Et moi, Mylord, je ne le veux pas.

RICHARD, *la saisissant rudement par le bras.*

Marguerite!

Elle pousse un cri et ses genoux fléchissent.

MARGUERITE.

Ah! Mylord, une femme!

RICHARD.

Te voilà à mes pieds.

MARGUERITE.

Qui, de nous deux, est plus bas que l'autre?

RICHARD, *lui appliquant son gantelet de fer sur l'épaule, et la forçant à se courber.*

Pour la dernière fois, parleras-tu?

MARGUERITE, *luttant contre la douleur.*

Qui? moi!.. L'étrange folie!.. comme si la pensée devait jaillir du cœur, parce que le corps souffre!.. Regarde-moi, Richard, je suis pâle!.. mais tu l'es encore bien plus... ta main tremble, Richard! le bourreau se lasserait-il avant la victime?

RICHARD.

Plutôt te broyer les os.

MARGUERITE.

Ah!

Elle se relève convulsivement, chancelle, et va tomber sur un fauteuil.

RICHARD, *allant à elle.*

Froide!. froide comme un cadavre.. Et ce secret maudit!..

Ah! que ne puis-je l'arracher de son sein avec la pointe de ce poignard!.. Du bruit!.. on accourt!.. Dunghill!.. mon fidèle Dunghill! Que vient-il m'annoncer? Le drapeau de Lancaster dans ses mains!

SCENE VII.

Les Mêmes, DUNGHILL.

DUNGHILL.

Monseigneur...

RICHARD.

Parles.

DUNGHILL.

Ce drapeau...

RICHARD.

Eh bien?

DUNGHILL.

Enlevé à un page, qui l'apportait ici par l'ordre de Marguerite d'Anjou. Pour racheter sa vie, il a tout avoué... Le drapeau placé là, sur ce balcon, était le signal destiné à faire sortir de la citadelle Henri de Lancaster et son fils.

RICHARD.

Donne... Mort et enfer, je triomphe donc enfin!

Il court au fond et plante le drapeau.

MARGUERITE, *se ranimant.*

Je n'ai rien dit! ô mon Dieu, je vous remercie.

RICHARD, *redescendant la scène, et courant à elle.*

Marguerite!.. (*La saisissant par le bras et l'entraînant vers le balcon.*) Tiens, regarde!

MARGUERITE.

Qu'ai-je vu? Ah! j'ai parlé!..

RICHARD.

Ils vont venir.

MARGUERITE.

Henri! mon fils!

RICHARD.

Bientôt vous serez réunis, et pour ne pour ne plus vous séparer... Adieu, Madame... Dunghill, place-toi devant ce balcon, et veille bien sur le drapeau de Lancaster.

SCENE VIII.

DUNGHILL, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Il s'éloigne, et son rire affreux arrive encore à mon oreille! ce drapeau, cet horrible signal... (*Elle court au balcon.*)

CHOEUR, *dans la salle du festin.*

Plus d'alarmes !
Bas les armes !
Lords, Chevaliers, chantons, la coupe en main,
Chantons gaîment l'amour et le festin !
Etincelans d'or et de soie,
Et de parfums tout embaumés,
Qu'enfin les plaisirs et la joie
Règnent, par nos chants rnimés !

PLUSIEURS VOIX.

Vive Édouard IV ! vive la Reine Élisabeth !

TOUS.

Vive Édouard !

MARGUERITE.

Elle !.. Élisabeth !.. autrefois ma servante.

SCÈNE IX.

MARGUERITE, HENRI, LE PRINCE DE GALLES, SOLDATS.

HENRI, *aux soldats.*

Où nous conduisez-vous ?

LE PRINCE.

Ma mère !

MARGUERITE.

Maudissez-moi ; j'ai causé votre ruine... ce fatal signal..

LE PRINCE.

Nous sommes moins à plaindre que je ne pensais, ma mère. Nous mourrons ensemble.

MARGUERIE.

Mourir !.. toi, toi ! mon fils.

LE PRINCE.

Sire, soyez calme et résigné comme vous l'étiez à la tour de Londres. Vous, Madame, soyez grande et noble comme vous l'avez toujours été. Mon père, je n'ai point oublié votre exemple.. Ma mère, je n'ai point oublié vos leçons... Tu pleures, ma mère, oh ! ne pleures pas.

VOIX, *dans la salle du festin.*

Vive Edouard IV !

LE PRINCE.

Ne pleurez pas, Marguerite d'Anjou ; voici nos bourreaux !

MARGUERITE, *se levant brusquement, et séchant ses larmes.*

Qu'ils viennent ! (*A Henri.*) Du courage, Sire ; nos malheurs sont grands, soyons plus grands que nos malheurs.

SCENE X.

LES MÊMES, ÉDOUARD, RICHARD, CLARENCE, LORDS, SEIGNEURS *et Femmes richement parées.*

Edouard a le diadême en tête ; au-dessus de ce diadême est une couronne de roses. Clarence est également couronné de fleurs, ainsi que les lords et seigneurs qui les accompagnent. En eux tout respire la joie et le délire d'un festin.

TOUS.

La belle fête !

ÉDOUARD.

Un essaim de jeunes femmes !

CLARENCE.

Des torrens de vins vieux !

EDOUARD.

Certes, dans notre palais de Londres, nous n'aurions pu mieux faire, et j'en veux à Richard de nous avoir si tôt arrachés au banquet.

RICHARD.

C'est qu'il y avait ici trop bonne compagnie pour s'en priver plus long-tems.

ÉDOUARD.

Ah ! c'est juste, (*Avec un rire moqueur.*) Eh bien ! Henri de Lancaster, eh bien ! Marguerite d'Anjou, vous venez donc nous visiter dans nos jours de fêtes ! tant mieux, le moment est favorable, nous sommes prêts à vous écoutez... Allons, voyons, parlez à votre seigneur et maître. (*Henri et Marguerite le regardent avec dédain et ne répondent pas.*) Rien !.. Parlez donc.

LE PRINCE.

Ils ne répondront pas ; car ils ne reconnaissent à personne ici le droit de les interroger.

ÉDOUARD, *se tournant avec affectation vers ceux qui l'entourent.*

Quel est cet enfant !

LE PRINCE.

Celui à qui tu as traitreusement volé son royaume, celui qui ne prononce ton nom qu'avec horreur et mépris, celui qui, bien jeune encore, trouve dans son cœur assez d'énergie pour t'exécrer.

ÉDOUARD.

Eh ! là là, quel flot de paroles !

RICHARD.

Dieu me damne à peine sorti de l'œuf, que l'aiglon bat de l'aile.

LE PRINCE.

Garde tes contes pour une veillée d'hiver, Ésope!

RICHARD, *frappant du pied.*

Damnation!

LE PRINCE.

Richard, tes cris pourraient troubler la joyeuse humeur de ton frère Édouard, et tirer de sa douce ivresse ton frère Clarence qui s'endort là, appuyé contre cette colonne.

RICHARD, *grinçant des dents.*

Enfant! enfant!

MARGUÉRITE, *bas au prince.*

Mon fils!

LE PRINCE, *de même.*

Pas de faiblesse ma mère.

EDOUARD.

Imprudent, qui me brave en face, ignores-tu qui je suis?

LE PRINCE.

Édouard l'usurpateur.

ÉDOUARD.

Votre maître à tous.

LE PRINCE.

Et qui t'a fait notre maître?

ÉDOUARD.

La victoire!

LE PRINCE.

Ah! oui... c'est elle qui, au lieu de te graver au front une marque d'infamie, t'a jété ce bandeau royal. (*L'arrachant.*) Eh bien! moi, je te l'arrache, parce qu'il ne t'appartient pas.

EDOUARD, *le frappant de son gantelet au visage.*

Misérable!

RICHARD, *s'élançant sur lui, et lui enfonçant son poignard dans le cœur.*

Un coup de gantelet! un coup de poignard.

HENRI.

O ciel!

MARGUERITE.

Mon fils! mon fils!

RICHARD, *le jetant mort à ses pieds.*

Tiens, le voilà, ton fils!

MARGUERITE.

Mort! mort!

RICHARD.

Qu'on l'entraîne !

MARGUERITE.

Non !.. Je ne sortirai pas vivante !.. qu'on m'égorge aussi !.. Edouard, tu refuses ?.. A toi donc, Clarence !.. cher Clarence ! par pitié.

Clarence présente sa coupe à un page qui verse à boire.

MARGUERITE, *avec rage.*

Il ne m'entend pas ! il est ivre ! Richard ! toi, du moins, toi qui n'a jamais hésité à verser du sang, tue-moi ! oh ! tue-moi !

RICHARD, *avec un rire affreux.*

Tu souffres trop pour cela.

Marguerite se précipite sur le corps de son fils avec larmes et désespoir.

EDOUARD, *à part.*

Richard l'a tué !.. Richard !.. Ah ! c'est bien ainsi qu'il m'apparut dans l'horrible vision dont je frémis encore. La première tombe était celle de cet enfant, et la dernière !..

RICHARD, *qui s'est approché d'Edouard, désignant Henri et Marguerite.*

Sire, qu'ordonnez-vous ? l'échafaud.

ÉDOUARD, *avec un frémissement involontaire.*

Non, la tour de Londres.

MARGUERITE, *se relevant.*

La tour de Loncres *(Frappant sur l'épaule de Henri agenouillé auprès du corps de son fils.)* Debout, Henri, l'heure de la prière est passée, celle de la mort approche, debout ! Edouard, la maison de Lancaster à péri par le meurtre, la maison d'Yorck périra par le meurtre.

ÉDOUARD, *toujour sous le poids de ses souvenirs.*

Par le meurtre !

MARGUERITE.

Je vous annonce à tous Richand III.

FIN.